

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !...

vendredi 2 juin 1922

Sommaire :

Pax Christi

Le ramier roucoulant

En Galilée, Nazareth

L'enseignement de la religion
dans nos collèges

Sur quelques peintres siennois

Notre jeunesse catholique

S. S. Pie XI

Victor Kinon

Grégoire Fournier, O. S. B.

Edgar Janssens

A. Masseron

Luc Hommel

Les idées et les faits : Chronique des idées : La Passion à Nancy, J. Schyrgens. — Rome, L. Picard. — Allemagne, L. G. — Tchéco-Slovaquie, L. G.

La Semaine

☩ *Spectacle grandiose à Rome. Autour du Christ vivant dans l'Eucharistie et de son Vicaire sur terre des milliers d'hommes « de toute tribu, de toute langue, de toute race et de toute nation » ont fraternisé comme dans aucune « conférence » ou « internationale » quelconque on n'a fraternisé depuis la guerre.*

☩ *« L'Église est la seule internationale qui tienne ».*

☩ *Beaucoup de bruit au parlement autour de notre action à Gènes. Il y aurait eu — paraît-il — des dessous... N'y en a-t-il pas toujours ? La Belgique a dit « non » : tout est là. La lutte pour le pétrole continuera, mais notre « non » aura déjoué les combinaisons louches et les transactions malpropres qui se complotaient à cette bourse aux pétroles que fut Gènes.*

☩ *Mort d'Ernest Solway. Certes la miséricorde du*

Bon Dieu est infinie, mais on ne peut se défendre d'un sentiment de profonde tristesse devant une pareille mort. Richissime, il ne comprit pas le rôle du puissant instrument que lui avait confié la Providence. Woeste est mort pauvre, mais investi de quelle grandeur morale, entouré de quelle auréole, artisan de quelle œuvre comparée aux efforts stériles et impuissants d'un Ernest Solway. La valeur d'une vie se mesure sur sa collaboration à l'établissement du Règne du Christ dans le monde.

☩ *En Autriche un abbé devient chef du gouvernement, en Tchéco-Slovaquie un abbé est ministre des chemins de fer, en Italie un abbé est à la tête du parti catholique, en Hollande également...*

☩ *L'Allemagne a dit « oui » le 31 mai, c'est quelque chose, mais ce n'est encore qu'un... « Je m'exécuterai »...*

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.



CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 60 MILLIONS
RÉSERVES : 10 MILLIONS

SIÈGES :

ANVERS : 42, Courte rue de l'Hôpital
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

120 AGENCES en Belgique
Agences à Luxembourg et Cologne

GESTION DE FORTUNES

Un département spécial s'occupe aux sièges d'Anvers et de Bruxelles de tout ce qui concerne la gestion des fortunes.

Il reçoit les valeurs en dépôt, s'occupe de détacher les coupons, de vérifier les tirages et se charge, au nom des clients, de tous encaissements, paiement de comptes, factures, etc.

Ce département s'occupe également de toutes les questions relatives aux successions, exécutions testamentaires, etc.

Toutes les mesures possibles sont prises pour assurer la plus grande discrétion.

A la Grande Fabrique

- - **E. Esders** - -

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1920

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

Comptoir Paligot

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 5 millions

27-29, rue des Paroissiens BRUXELLES (Ste Gudule)

- Ordres de Bourse -

Renseignements Financiers

Encaissement de Coupons

- Vérifications de Tirages -

Envoi sur demande, pendant un mois, à titre d'essai, de son organe hebdomadaire *Les notes et Informations* dont le service est fait gratuitement à la clientèle.



« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE MER-
VEILLEUX QUI RÉUNIT LES
QUALITÉS LES PLUS PRÉ-
CIEUSES AUXQUELLES ON
AIT PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS PNEU-
MATIQUES.

IL EST INCOMPARABLE PAR
SA CONSTRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT ARTIS-
TIQUE.

TÉL. : B. 8586

Magasins de Vente : 6, rue Thérésienne, 6, Bruxelles



PALAIS DE LA MODE

HABILLE LE MIEUX

TÉL. 2829

24, RUE DE LA VIERGE NOIRE, 24, BRUXELLES

LE PLUS BEAU CHOIX DE VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS ET SUR MESURE



Chocolat

MARTOUGIN

le meilleur !





Voici le moments des
VACANCES
Ne partez pas sans un
KODAK

Il y a des Kodaks à tous prix
Vous pouvez apprendre à photographier
en une demi-heure

Demandez renseignements et Catalogue chez
KODAK LTD, 36, rue de l'Ecuyer, Bruxelles

Grande Maison de Blanc

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

Rue du Marché-aux-Poulets, Bruxelles



LINGERIE - DÉSHABILLÉS - DENTELLES
- LINGE DE TABLE ET DE MAISON -
SPÉCIALITÉ DE TROUSSEAUX & LAYETTES
- TOILETTES DE VILLE ET DE SOIRÉE -
- BLOUSES - PEIGNOIRS - PYJAMAS -
CHOIX CONSIDÉRABLE DE LAINAGES
BONNETERIE DE VILLE ET DE SPORT
GANTERIE - PARFUMERIE - MERCERIE
NAPPERONS - BRODERIES & DENTELLES
- TISSUS D'AMEUBLEMENT - RIDEAUX -
STORES - LITIERES - COUVERTURES
COUVRE-LITS

LA LINGERIE

DE

LA GRANDE MAISON DE BLANC

JOINT LE FINI

A L'ÉLÉGANCE

Tout achat est expédié franco dans toute
la Belgique et le Grand-Duché de Luxembourg

Pax Christi ⁽¹⁾

Tous les commencements, et les recommencements, présentent un caractère de particulière solennité, de particulière grandeur, et ouvrent l'âme à l'espérance.

Ce Congrès eucharistique, le premier d'une nouvelle série de Congrès eucharistiques, doit inaugurer, il inaugurer, avec la grâce de Dieu, par la miséricorde infinie du Cœur eucharistique de Jésus, cette pacification plénière, qui est la condition initiale et indispensable de toute reconstruction sociale. C'est-à-dire qu'il faut que nous assistions à une véritable régénération, consistant dans le retour de la société à Jésus-Christ et de Jésus-Christ dans la société. Cette régénération contient la ferme, la vraie substance de toute autre reconstruction et reconstitution.

La superbe et l'orgueil de l'esprit humain ont chassé, relégué, exilé Jésus loin de la société, dans la solitude de ses Tabernacles. La poursuite effrénée des biens terrestres a aigri les esprits, a fait les cœurs sauvages et ennemis. En même temps, et du même pas que Jésus, la paix abandonnait l'humanité.

Le Sacrement de l'Eucharistie, la reconnaissance solennelle, la solennelle adoration de ce très saint Sacrement, de cette réalité toute divine, voilà le remède.

C'est là, vraiment, là où l'esprit humain se prosterne devant la majesté de Dieu et Lui offre l'hommage de sa foi, de la foi qui croit sans voir, qui adore, qui proclame, c'est dans le culte de ce Sacrement, que les âmes retrouvent leur amabilité et leur douceur. Pour recevoir ce Sacrement, tous s'asseyent à la même table et se sentent réellement frères : grands et petits, maîtres et serviteurs, gouvernants et gouvernés.

La paix, cette paix, que tous nous appelons, car nous n'avons pas encore revu ses ailes blanches planer sur la société bouleversée, cette paix que le monde ne peut donner, parce qu'il n'offre que des biens indignes du cœur de l'homme et incapables de le satisfaire pleinement, cette paix, c'est Jésus qui seul peut la donner au monde.

Vous L'avez invité et Le voici. Quittant la solitude silencieuse du tabernacle, Il paraît de nouveau parmi les hommes, et avec Lui, paraît la paix. Non pas l'image, mais la réalité vivante de la paix. La paix que le monde ne peut donner et qu'il ne peut non plus enlever.

La vraie paix, elle est en vous, qui êtes venus de toutes les parties du monde, de tous les pays où sévissait naguère encore l'épouvantable guerre, qui êtes venus ici oublieux du passé, vous souvenant seulement de ces liens qui vous unissent dans la foi et dans la charité de Jésus-Christ. De l'union dans la foi et la charité chrétiennes, les associations catholiques féminines viennent de donner (2) un éloquent exemple. Car les femmes chrétiennes sont toujours les premières, au Sépulcre du Sauveur comme au pied de la Croix. Vous les avez imitées ; vous êtes venus ici en masse imposante, magnifique et solennelle représentation d'une multitude innombrable, la multitude de tous ceux qui sont avec nous d'esprit et de cœur. Oh ! le vol superbe

de milliers et de milliers d'âmes venant se reposer sur cette terre consacrée par le sang des martyrs, en cette Rome dont le Christ s'est fait citoyen, en cette Rome qui, par conséquent, est la patrie de tous les chrétiens, quel que soit le pays qu'ils habitent, quel que soit le ciel vers lequel ils lèvent les yeux pour prier.

Soyez donc les bienvenus dans la Maison de votre Père, dans la maison de la paix, de la paix que nous voulons tous, de la paix dont tous les hommes sentent plus ou moins distinctement le besoin, les uns dans la lumière complète de la foi, les autres dans cette impulsion qui leur fait chercher le salut là seulement où l'on peut le trouver, tous dans la même reconnaissance de la nécessité où nous sommes que la société revienne à Dieu et que Dieu reprenne sa place dans la société.

Et Dieu reprendra cette place, grâce à vous. Vous Lui ouvrirez les portes de votre âme et de votre cœur, de vos familles et de vos patries. Toutes les portes s'ouvriront devant l'autorité, en même temps douce et ferme, de votre foi, devant le bienfaisant exemple de votre piété.

Mais tout cela est déjà, peut-on dire, réalisé. Votre présence en donne la consolante assurance. Je vous vois parcourir en superbe cortège les rues de la Ville éternelle, et parmi vous, s'avance le Roi immortel des siècles. Vous avez fait violence au cœur de Dieu, vous L'avez fait sortir de ses Tabernacles, vous Lui avez dit : *Intende, prospere procede et regna*, et Il s'avance et Il règne dans vos cœurs et son règne, par vous, deviendra universel.

Oui, nous assistons au retour du règne de Jésus. Chaque fois qu'on célèbre un congrès eucharistique, grand ou petit, en vérité, on fera régner Jésus. On fera rentrer Jésus dans la vie des hommes, non seulement dans leur vie privée et individuelle, mais encore dans la vie publique, en pleine lumière du soleil, dans le grand courant des événements. Magnifiques réalités, qui doivent nous inciter à la reconnaissance et à l'espérance.

Jésus régnera, Jésus reprendra vraiment la place qui Lui revient, que Lui assignent ses droits divins et où L'appelle la voix de ses enfants, votre voix, ô très chers fils.

Nous sommes dans le mois de mai, dans le mois de la Très Sainte Vierge. Votre Congrès, vos travaux vont se dérouler durant ces jours qui lui sont consacrés, dans le souvenir de toutes ces beautés, suavités et puretés morales dont elle est le symbole sublime. Aujourd'hui même, nous fêtons Marie auxiliaresse, nous commémorons le grand secours que Marie a toujours porté à son peuple, et la défaite de l'armée musulmane à Lépante et la rentrée du Vicaire de Jésus-Christ, ramené par la main de Marie auxiliaresse, à Rome, d'où la violence l'avait exilé.

Et Marie sera également au milieu de vous, et il me semble la voir, admirable vision, ramener elle-même Jésus, son Jésus et notre Jésus, dans les rues de Rome. Vous aurez l'honneur, très chers fils, de faire cortège à Jésus et à Marie dans les rues de Rome. Que votre piété, que votre dévotion, que le spectacle de votre foi — de même que le spectacle de votre charité pacifique a fait tant d'honneur à Jésus et a fait dire aux païens

(1) Discours prononcé au Congrès Eucharistique ; traduit de l'italien par notre collaborateur L. Picard.

(2) Dans leur Congrès international, tenu à Rome quelques jours avant le Congrès eucharistique.

d'aujourd'hui : Voyez comme ils s'aiment au nom de Jésus — fassent dire à tous ceux qui en seront témoins et à tous ceux, présents et à venir, qui en liront ou entendront la relation, que le Congrès eucharistique de Rome n'a pas été indigne de la sainteté et de la grandeur de cette ville si chère au Cœur de Jésus.

Et que votre exemple, avec la bénédiction très efficace de Jésus, émeuve et entraîne doucement et irrésistiblement d'autres cœurs et d'autres âmes dans le sillage lumineux de votre foi, et qu'honneur en revienne à Marie, qu'honneur en revienne à Jésus, Roi immortel des siècles, que le Cœur de Jésus puisse en tirer une grande gloire, comme, autrefois, de la confession, généreuse jusqu'au sang et jusqu'à la mort, de ces martyrs dont vous êtes venus vénérer les tombes et les reliques.

Que la bénédiction de Dieu descende donc sur vous, sur vos travaux, sur tout ce que vous ferez à la gloire de Jésus dans l'Eucharistie, et comme gage de cette bénédiction divine, Nous vous donnons la bénédiction apostolique, Nous vous la donnons le cœur ému et débordant de reconnaissance envers Dieu qui vous a rassemblés, et envers vous qui êtes venus si nombreux, Nous vous la donnons avec toute l'effusion de nos sentiments paternels.

PIE XI, Pape.



Le ramier roucoulant

Scimus enim quod omnis creatura
ingemiscit et parturit usque adhuc.
Non solum autem illa, sed et nos
ipsi primitias spiritus habentes...

(S. PAUL, *Épître aux Romains*, VIII, 22-23.)

Le poète.

Beau ramier à collier de neige, je t'en prie,
Beau ramier bleu, perché sur la branche fleurie
Du vieil acacia qui triomphe à-haut
Du lierre qui l'étreint en guirlandes d'assaut,
Garde-toi de bouger ! reste là sur la branche
Qui sort du noir rideau de lierre, toute blanche ;
Laisse-la doucement balancer sous ton poids ;
Souffre que je t'admire, ô colombe des bois,
Et ne t'envole pas !

Le ramier.

Pourquoi m'envolerais-je ?

Je me plais au-dessus de ces grappes de neige,
D'un par un plus suave à l'approche du soir ;
Et placé galamment pour me bien faire voir
De l'aimée aux yeux d'or qui couve dans le lierre,
Je me rengorge en roucoulant dans la lumière.

Le poète.

Tu n'as pas peur ?

Le ramier.

De quoi ?

Le poète.

De moi.

Le ramier.

Non, mon garçon !

Quand je te vois en train de rimer ta chanson,
Dans le fauteuil d'osier où, selon ta coutume,
Tu souffles les vapeurs de ta pipe d'écume,
Je me sens fort à l'aise et redoute fort peu
Que tu fasses du mal aux oiseaux du bon Dieu.

Le poète.

Merci, gentil oiseau.

Le ramier.

Gentil oiseau toi-même !

N'est-ce pas un oiseau qu'un poète qui aime ?
Ne roucoule-t-il pas un songe aérien ?

Le poète.

Mais les plumes pourtant ?...

Le ramier.

Les plumes n'y font rien.

Car il importe peu, pourvu que l'on s'élève,
Que l'aile soit de plume ou qu'elle soit de rêve.

Le poète.

Mais qui t'a dit que j'aime ?

Le ramier.

Ah ! j'ai les yeux ouverts !

N'as-tu pas tout à l'heure interrompu tes vers
Pour, tout à coup, à l'ombre où le lilas retombe,
Cajoler doucement le cou de ta colombe ?

Le poète.

Ah ! ramier...

Le ramier.

Seulement, à parler sans détour,
Tu ne devrais avoir de souci que l'amour
Et, sous ces arbres hauts et dorés de lumière,
Vivre d'une tendresse ardente et plénière,
Comme je fais avec ma palombe. Voyons !
C'est ridicule enfin, quand le jeu des rayons
Fait ruisseler si bien la verdure nouvelle
Que ta chérie en veut laver une aquarelle
Et figure elle-même au milieu du gazon
La plus tendre glycine en fleurs de la saison,
C'est fou de t'en aller dans la poudre des villes
Vers des frivolités et des tâches serviles.

Le poète.

Ah ! le devoir est dur parfois...

Le ramier.

C'est une erreur.

Le devoir est d'aimer toujours de tout son cœur.
Aimer est bon, aimer est doux sur toute chose,
Et ce n'est qu'en aimant que le cœur se repose
Du battement nombreux dont il est agité ;
Aimer est sage, et tout le reste est vanité ;
Aimer est obéir à la lumière blonde,
Et ce n'est qu'en aimant qu'on possède le monde.

Le poète.

Quoi ! Le monde ?...

Le ramier.

Mais oui, ne le savais-tu pas ?

C'est triste, un ramier seul sous les nuages bas ;
C'est pauvre, une palombe errante sous la pluie ;
Un rien mélancolique ; une ombre qui s'ennuie ;
Une chose qui flotte au hasard dans le vent ;
Mais qu'ils soient bec à bec sous l'ombrage mouvant,
La pompe du printemps aussitôt se déploie
Et découpe le ciel en tentures de soie ;
Et cette ombre et ce rien, maintenant qu'ils sont deux,
Sont riches de l'azur qui rayonne autour d'eux.
Regarde-moi, poète, et mesure et devine
Ce que peut contenir d'allégresse divine
Cette boule de plume où le printemps a mis
Un cœur incandescent, rouge comme un rubis ;
Observe-moi, poète, et suppute mes joies,
Soit que, dans le gazon d'herbe fine où flambaient
Des larmes dont chacune est un soleil-joujou,
Je marche à petits pas en inclinant le cou,
Soit que, d'un vol oblique à travers la ramée,
J'arrive en clapotant près de ma bien-aimée,
Soit que, grisé d'azur et de suc printaniers,
Je mène un doux vacarme au sein des marronniers ;
Écoute-moi, poète, et tâche de comprendre
Quelle voix dans ma gorge en feu se fait entendre
Et s'il ne faut pas l'or de l'aurore et le bleu

De la vaste coupole où règne le bon Dieu,
 Le cri de la lumière à travers la verdure,
 Les hauts arbres mirés dans une source pure,
 Et le tressaillement immense des grands bois,
 Pour produire l'écho de conque de ma voix.
 Ah ! ce roucoulement que tu croyais connaître,
 Ce ranque chant d'amour qui gémit sous le hêtre
 Et qui semble éveiller par un charme secret
 Le mystère qui dort au cœur de la forêt ;
 Ah ! ce roucoulement qui s'élève des combes,
 Ce sourd épithalame adoré des palombes,
 Qui fait sourdre au-dessous des ombrages d'été
 Un sanglot d'eau de source et de suavité ;
 Non certes ! Je n'ai pas l'innocence de croire
 Que j'en puisse moi seul revendiquer la gloire ;
 Non ! c'est l'œil de lumière ouvert au fond du ciel
 Et son vaste regard de feu torrentiel,
 C'est le dôme doré du tilleul qui voisine
 Avec le dôme vert de l'orme et que domine
 La chevelure éparsée et pâle du bouleau,
 C'est l'azur qui se baigne et se brise dans l'eau
 De l'étang miroitant où naviguent les cygnes
 Au long col infléchi selon de nobles lignes,
 C'est le sous-bois fendu par le chevreuil léger,
 C'est l'humide cristal suintant du rocher,
 C'est le bourdonnement des abeilles sans nombre
 Qui font au grand soleil la musique de l'ombre,
 C'est l'aurore qui donne aux bois mêmes un chant,
 C'est le vaste éventail de pourpre du couchant,
 Ce sont elles, ce sont ces adorables choses,
 Les genêts sulfureux et les bruyères roses,
 La mûre, la myrtille et les pommes de pin,
 Le bond de l'écureuil et le trot du lapin,
 Le groupe des sapins très noirs sur la flambée,
 Qui rougit l'occident avant la nuit tombée,
 Les tributs de mugnets qui sucent l'air nouveau,
 Les grands disques de fleurs qui couvrent le sureau,
 Le bigarreau fondant, la fraise délectable,
 Le vieux château croulant sous un lierre innombrable,
 Le parc ensauvagé rempli de rossignols,
 Le jardin de la ferme, avec ses tournesols
 Et ses phlox et ses hauts thyrses de primerozes,
 Ce sont elles, ce sont leurs vertus qui composent
 Dans mon cœur attendri jusqu'à l'enivrement,
 La puissante douceur de ce roucoulement !

Le poète.

Bien roucoulé, ... Mais, de grâce, demeure
 Et laisse-moi noter tes vers...

Le ramier.

A la bonne heure
 Le devoir, aussitôt que les arbres sont verts,
 Est de vivre d'amour en roucoulant des vers.

Le poète.

Oui mais...

Le ramier.

Aimer, chanter. Rien de plus doux en somme,
 Rien de plus nécessaire...

Le poète.

Après le pain de l'homme.
 Vois-tu, le pain de l'homme, ô frère aérien,
 Ne tombe pas tout cuit du ciel comme le tien.
 Nous qui nous prétendons les maîtres de la terre,
 Nous portons dans le sang, comme un germe adultère,
 La sourde hérédité d'un crime originel ;
 Et notre front hautain qui regarde le ciel
 Et qui du haut abîme a mesuré les routes,
 Doit au soleil brûlant suer à grosses gouttes,
 Avant que nous puissions manger à notre faim.

Le ramier.

Pas possible ?...

Le poète.

Hélas, oui ! c'est le décret divin.
 Nous ne vivons pas, nous, de sorbes et de baies,
 Mais de ronds de métal qu'on appelle monnaies.

Le ramier.

Mais on t'en donne au moins beaucoup pour ta chanson ?

Le poète.

Le poète est moins bien payé que le maçon.

Le ramier.

Que faut-il faire alors ?

Le poète.

Alors il faut qu'on trime,
 Et c'est bien rarement pour trouver une rime.
 Comprends-tu maintenant, ramier ?

Le ramier.

Mon pauvre vieux !...

Le poète.

Oui, pauvre, assurément, besogneux, soucieux,
 Esclave d'un destin qui ramène sans trêve
 Une tâche étrangère aux choses de mon rêve ;
 Mais riche aussi pourtant, et plus riche que toi,
 Car tu n'as que l'amour, tandis que j'ai la foi.

Le ramier.

La foi, c'est plus ?

Le poète.

C'est plus et c'est la même chose.
 C'est comme la rosée ajoutée à la rose,
 Comme un pin bleuisant dans un azur plus chaud,
 Et comme de l'amour qui s'envole plus haut.

Le ramier.

Plus haut que ma chanson dans les arbres, poète ?

Le poète.

Plus haut que le point d'orgue en feu de l'alouette !

Le ramier.

C'est donc jusqu'au soleil, au sommet du ciel bleu ?

Le poète.

Plus haut que le soleil il y a le bon Dieu.

Le ramier.

Bien sûr. Mais le bon Dieu, tu sais bien qu'il habite
 Dans l'herbe et la lumière et tout ce qui palpète.
 Pourquoi se fatiguer à le chercher ailleurs,
 Quand on le sent dans les acacias en fleurs ?

Le poète.

Il est vrai qu'on le sent dans le monde...

Le ramier.

Et qu'on l'aime !

Le poète.

Mais ce n'est qu'en image et non pas en Lui-même.

Le ramier.

Son Visage est trop loin dans les cieux violets
 Pour qu'on le puisse voir autrement qu'en reflets.

Le poète.

Mais si Lui-même un jour dévoilait ce Visage ?...
 Mais si Lui-même avait promis au cœur du sage
 De dévoiler, un jour qui n'aurait plus de fin,
 Ce resplendissement sans nombre du Divin...

Le ramier.

Tais-toi, poète ! et crains, crains plutôt qu'il le fasse,
 Car tu mourrais d'amour si tu voyais sa Face !

Le poète.

Mais si c'était après les choses du tombeau,
 Et quand on ne meurt plus, et que rien n'est trop beau ?...

Le ramier.

Ah ! quel rêve !... — Mais non ! n'accueille pas, te dis-je,
 Ce rêve éblouissant à donner le vertige !...
 Non poète ! c'est trop sublime, c'est trop fou !
 Prends garde d'imiter le coucou.

Le poète.

Le coucou ?...

Le ramier.

Dès que les blés d'avril ont reverdi les plaines,
 Le bohème des bois qui chante à perdre haleine
 Mêlé à l'éclosion du feuillage d'été
 Le guttural écho de son cri répété.
 Coucou ! — « Coucou ! » répond en quelque antre sauvage
 Le mystère touffu caché dans le bocage.
 L'oiseau se tait, surpris. Qu'est-ce que c'était bien ?...
 Coucou ! — « Coucou ! » répond le souffle aérien.
 L'oiseau songe à la voix secrète, qui peut-être
 Est celle du bon Dieu... C'était là dans le hêtre !
 Il y vole, explorant les ramages légers
 De vert tendre, le long du tronc lisse étagés.
 Mais le grand hêtre est vide et le silence pèse.
 Coucou ! — « Coucou ! » répond la voix dans le mélèze.
 O frais sapin, si vert sur l'horizon si bleu,
 Pur mélèze, c'est toi qui caches le bon Dieu !
 L'oiseau gonflé d'espoir s'élance d'un coup d'aile
 Dans le délicieux triangle de dentelle ;
 Il sautille de bas en haut, de haut en bas,
 Mais il a beau chercher, le bon Dieu n'y est pas.
 Coucou ! — « Coucou ! » répond au loin dans la vallée,
 La chose omniprésente et toujours en allée,
 Qui semble se jouer dans le reflet changeant
 Du haut peuplier blanc, lamé comme d'argent.
 L'oiseau plonge, éperdu, dans la verdure grise,
 Mais n'y trouve qu'un long ruissellement de brise.
 Où donc est le bon Dieu ?... Quoi ! le sentir toujours
 Dans la lumière d'or et l'ombre de velours ;
 Le deviner qui glisse à travers les broussailles,
 Sous le balancement des branches qui tressaillent ;
 L'entendre qui chuchote en cachette : « Coucou ! » ;
 S'attendre à chaque instant à le voir, tout à coup,
 De derrière le chêne ou le saule qui penche,
 Montrer son radieux visage à barbe blanche,
 Avec son bon sourire et ses doigts bénissants
 Qui s'étendent, parmi les nuages d'encens,
 Au-dessus du travail auguste de la sève ;
 Être si près enfin de rejoindre le rêve,
 Et retrouver toujours qui garde son secret
 Le silence odorant de l'immense forêt !...
 L'oiseau devient comme ivre et s'échauffe la glotte :
 Coucou ! Coucou ! — « Coucou ! Coucou ! » répond la grotte
 Qui bâille sourdement à l'ombre du sureau,
 Avec un bruit intermittent de gouttes d'eau...
 Il n'importe ! l'oiseau poursuit la folle tâche
 De héler le bon Dieu qui joue à cache-cache.
 Le désir et l'effort gonflent sa gorge en feu
 Au lieu de goûter l'heure avec sagesse, au lieu
 De sentir le bon Dieu, comme il faut qu'on le sente,
 Dans la suavité de la chose présente,
 Il veut absolument le voir à découvert.
 Il rôde, interrogeant la pie et le pivert,
 Explorant l'orme creux et le taillis de verne,
 Le ruisseau bouillonnant, le roc et la caverne,
 Il ne tient plus en place et se tue à clamer.
 Il ne mange plus guère ; il oublierait d'aimer,
 Si l'amour, grâce à qui toute chair fructifie,
 Ne se jouait parfois de la philosophie.
 Du reste, dès qu'il s'est acquitté du tribut
 Qu'on ne peut refuser au dieu de la tribu,
 Sans plus se soucier d'avoir une compagne,
 Il erre solitaire et s'obstine sans fin
 Dans l'élan furieux vers l'inconnu divin ;
 Et même l'œuf sacré, la coquille de vie,
 Le fragile avenir en nacre, il le confie,
 O honte ! il le confie, en son mystique orgueil,
 Au nid du grimpeur, du merle ou du bouvreuil !
 Mai passe, et les pommiers bombent leurs dômes roses :
 L'incorrigible oiseau leur répète ses gloses.
 Juin, comme un fleuve d'or, arrose les forêts
 Et les blés bleuissants qui couvrent les guérets :
 L'incorrigible oiseau les agace sans trêve
 Du mot magique et creux qui résume son rêve.
 Et souvent, vers la fin de la neuve saison,
 Quand s'éteint le brasier rouge de l'horizon,

Quand dans le nid douillet j'ai rejoint ma palombe,
 Nous l'entendons encore, au fond du soir qui tombe,
 Tituber d'arbre en arbre, enroué, quasi fou,
 Cherchant on ne sait quoi toujours on ne sait où,
 Si bien que nous prenons en pitié la musique
 De cet oiseau qui fait de la métaphysique.

Le poète.

Oh ! que j'aurais plaisir à caresser le cou
 Qui roucoula si bien l'histoire du coucou !...
 Mais tu ne savais pas, ô chantre des ombrages,
 Que cette histoire même est celle de nos sages
 Qui, depuis six mille ans, s'obstinèrent en vain
 A vouloir soulever le voile du divin.
 Même à présent, hélas ! beaucoup d'entre nos frères,
 Trop peu désabusés des rêves téméraires,
 A force de mots creux espèrent voir jaillir
 Cette chose qui manque et qui fait tressaillir.
 D'autres, plus furieux encore, s'exténuent,
 Le soir, parmi les vins et les épaules nues,
 Et nous les entendons, semblables au coucou,
 Chercher on ne sait quoi toujours on ne sait où.

Le ramier.

Mais ta colombe et toi ?...

Le poète.

Nous croyons — doux mystère ! —
 Que le bon Dieu lui-même est venu sur la terre
 Avec notre humble chair et notre humble raison,
 Afin de nous guider là-haut vers sa Maison ;
 Qu'il a tout enseigné ce qu'il faut que l'on sache
 Pour trouver l'inconnu que l'apparence cache,
 Et qu'on peut entrevoir ses premières lueurs
 Rien qu'à lever au ciel des yeux voilés de pleurs.

Le ramier.

Pourquoi bénit-il l'eau de la souffrance humaine ?

Le poète.

Pour faire de l'amour avec ce qui nous peine.

Le ramier.

Comment a-t-il prêché les choses que tu crois ?

Le poète.

En expirant d'amour sur l'arbre de la croix.

Le ramier.

Que promet-il à ceux qui l'aiment bien ?

Le poète.

Sa Face.

Le ramier.

Et pour la voir enfin, que veut-il que l'on fasse ?

Le poète.

Il veut que l'on soit pauvre et simple et tendre et doux,
 Et qu'on plie humblement la tête et les genoux.

Le ramier.

Et quand L'iras-tu voir, ainsi que ta colombe ?

Le poète.

Quand la petite croix sera sur notre tombe.
 Mais notre amour déjà se fait délicieux
 De pressentir sa part du Royaume des cieux.

Le ramier.

Oh ! quelle douce joie en ton chant se révèle !
 Plus tendre que l'aurore et que l'herbe nouvelle !
 Je n'avais pas rêvé que l'homme pût un jour,
 Dans l'infiniment bleu, resplendissant d'amour,
 Perpétuer le vol auguste de la vie ;
 Et maintenant, c'est vrai, poète, je t'envie !

Le poète.

Oui, le destin de l'homme est plus haut que le tien,
 Frère ! mais cependant tu résumes le bien,
 Tu traduis sans défaut l'harmonie et la grâce
 A l'échelon de l'ordre où le bon Dieu te place.

J'aime ton corps vineux que couvre un manteau bleu,
Ton bel œil de topaze à paillette de feu,
Ton beau bec colombien, si friand de la fraise,
Et plus friand du bec enamouré qu'il baise ;
Je t'aime tout entier, ô mon doux roucouleur,
Et e te presserais volontiers sur mon cœur !...

Le ramier.

Va, tu me plais aussi, poète ; et ta colombe
Est douce comme une eau de source dans la combe.
Béni soit le bon Dieu qui vous mande au Festin,
Sans qu'une miette en tombe à mon humble destin !

Le poète.

Est-ce qu'on sait jamais où sa bonté s'arrête
Et de quelle splendeur sa gloire sera faite ?...
Nous l'ignorons, ramier, et savons seulement
Que toute créature est dans l'enfantement
Et qu'on sent sourdre, au fond de la nature entière,
Une ineffable ascension vers la Lumière !...

Le ramier.

Merci, frère !

Le poète.

On dirait que tu gagnes sommeil ?...

Le ramier.

C'est vrai que ma paupière est soumise au soleil.
La palombe m'attend au nid. Je vais près d'elle ;
Et le cou doucement repleyé sous notre aile,
Nous allons décliner à l'ombre dans l'unisson
Du solie dont la roue est rouge à l'horizon.
Béni soit le bon Dieu qui donne à toute chose
La douce nuit où sa vertu se recompose,
Afin qu'elle renaisse en un jour plus subtil...
Hosanna ! que son règne arrive !

Le poète.

Ainsi soit-il !

VICTOR KINON.



En Galilée

Nazareth

En descendant du Thabor, nous retraversons la plaine, et par la piste nous arrivons au pied de la route de Nazareth, en longeant un camp de Juifs récemment installé. Leurs tentes et leurs baraques sont bien alignées et toutes neuves, les feux sont allumés, de grands chaudrons pendent au-dessus. Les femmes s'agitent autour et préparent le repas du soir. Elles sont divisées en équipes chargées à tour de rôle des soins du ménage et des travaux manuels. Presque toutes sont des jeunes filles aux allures fort cavalières, aux regards hardis et provocateurs. Il y a, paraît-il, des surveillantes dans les divers groupes. On m'a affirmé plusieurs fois que le communisme était complet dans ces camps, et qu'on y appliquait la morale soviétique la plus radicale. L'impression qu'on éprouve en voyant ces agglomérations d'hommes et de femmes, jeunes, sans religion, ni discipline morale, est étrange : elle est, me semble-t-il, et justement, teintée d'un peu d'effroi. Qu'en sera-t-il tantôt quand les grandes pluies les tiendront bloqués dans leurs campements inondés, tassés sous leurs tentes, aujourd'hui si gaies et demain si peu confortables ? Quels germes verra-t-on se développer dans cette atmosphère malsaine ?... Pour leurs corps ils ont des médecins, appointés par leurs comités organisateurs, mais ils n'ont pas encore de locaux où soigner leurs malades et c'est à l'hôpital des Sœurs de St Vin-

cent de Paul de Nazareth qu'ils les conduisent en cas de besoin. C'est là aussi que nous en retrouverons quelques-uns plus tard. Et pour leurs âmes...?

Notre voiture monte lentement, car la pente est raide, sur le versant de ces rochers que le Seigneur a dû descendre pour aller à Naïm.

Le long du chemin, un embarras causé par l'arrêt d'un gros camion automobile, nous immobilise juste en face d'un groupe de jeunes gers et de jeunes filles qui cassent des pierres pour recharger la voie. Leur origine est écrite sur leurs visages, mais ces lunettes à branches d'or, ces cheveux courts des filles, ces jupes arrêtées aux genoux, ces vêtements mi-européens mi-étrangers m'intriguent.

— Parlez-vous l'allemand ?

Oui, il le parle même fort bien, ce jeune homme à la figure intelligente à qui je m'adresse.

— Vous n'êtes pas des casseurs de cailloux professionnels, je suppose ?

— Non ! nous sommes tous ici, filles et garçons, des étudiants, presque tous de l'université de Kiew : moi je suis juriste ; voilà un ingénieur, et voici une étudiante en médecine. Nous campons là, au bas de la montagne : nous sommes organisés par un comité, les femmes font la cuisine et lavent le linge pour tous. Nous avons une tâche matérielle assignée par le comité. Nous sommes des milliers ici en Galilée, sur tous les chemins, que notre organisation sioniste a accepté de refaire pour le gouvernement.

— Mais saviez-vous, en venant en Palestine, ce qui vous attendait, et la vie si dure qu'il vous faudrait mener ?

— Sans doute, nous avions eu des « prospecteurs » qui nous avaient avertis.

— Alors, comment vous êtes-vous décidés à venir ?

Il eut un haut-le-corps et un sourire fier et même un peu arrogant.

— Nous voulions être ici, et nous y sommes ! Nous ne cassons pas toujours des pierres !

La voiture repartait, et ce fut presque d'un air protecteur qu'il me dit au revoir. Autour de lui les autres riaient.

Et comme le signal sonnait à leur clairon de quitter la tâche ardue, ils rassemblèrent leurs outils, se groupèrent selon leurs camaraderies, et se mirent à descendre par les raccourcis en chantant et en bavardant, non sans nous lancer des regards plutôt ironiques et généralement sans bienveillance. Ils sont une force, car ils sont jeunes, et ils sont enthousiastes : ils ont un idéal et ils savent où ils veulent aller. Mais n'ont-ils pas aussi dans leur âme un virus morbide qui ruinera leurs espoirs ?

Que faire de grand sans la Foi ? Et ces nouveaux Galiléens n'en ont point ; la nôtre, ils la méprisent, et celle de Moïse aussi. Leur Messie n'est plus celui qu'attendent toujours les vieux Juifs orthodoxes de Tibériade et de Jérusalem : c'est l'avènement du peuple sioniste qu'ils espèrent, et beaucoup d'entre eux ne croient même plus au Dieu de leurs pères. Ils lisent la Bible cependant, mais c'est parce que c'est le Livre national. A Nazareth, j'eus en main un de leurs livres : c'était une version luthérienne en allemand du Nouveau comme de l'Ancien Testament. Et à mon étonnement devant leur lecture des évangiles, ils répondirent que Jésus, comme Moïse et Isaïe, était un grand Juif, un de leurs plus grands hommes.

* * *

Hélas, cela se disait à Nazareth !

— Oui, c'était un grand homme, et précisément c'est ici qu'il l'est devenu. Mais c'est bien autre chose encore, car c'est

le Verbe de Dieu ! Et c'est ici qu'Il s'est incarné et qu'Il a habité parmi nous.

Nazareth ! De tous les Saints Lieux c'est celui qui laisse le souvenir le plus doux. C'est aussi celui peut-être qui dans l'histoire de l'humanité devrait être le plus célèbre, car n'est-ce pas ici que Dieu l'a élevée, l'humanité, à sa propre hauteur en se faisant homme Lui-même ? Y eut-il jamais un moment plus solennel dans la suite de tous les temps passés que celui de la Conception du Verbe dans le sein d'une femme, d'une vierge de Nazareth ? Y aurait-il un monument assez beau et assez grandiose pour rappeler un tel souvenir et marquer la place d'un tel événement ?

Il n'y a rien, qu'une *laide* église couvrant une sorte de grotte où l'on croit que l'Incarnation s'est opérée. Des restes d'une vieille basilique byzantine ont été retrouvés, des chefs-d'œuvre de sculpture médiévale ont été déterrés et suffisent à prouver la constance de la tradition catholique, mais aujourd'hui l'église de Nazareth est en elle-même une des moins intéressantes qu'on puisse voir.

Mais on y respire à l'aise — elle est aux seuls catholiques — seule parmi les grands sanctuaires elle n'est pas partagée entre des frères ennemis, et elle a ce privilège unique d'être bien à nous et qu'on puisse y prier tranquillement *chez soi*. Ah ! c'est beaucoup, je vous assure, de pouvoir rester là aussi longtemps qu'on le désire, sans devoir céder la place à des Grecs ou à des Arméniens hostiles, parce que vous êtes des « Romains ».

Elle est franchement laide et banale, cette église, et c'est tant mieux peut-être parce qu'en fermant les yeux pour ne la point regarder, on voit mieux, au dedans de soi-même, la beauté de ce qui se passa le jour où l'Ange du Seigneur fit l'Annonce à Marie et qu'elle répondit par ces mots : « Voici la servante du Seigneur ».

* * *

Un soir, je me promenais sur les hauteurs qui dominent et encadrent la petite ville : j'allais lentement, tâchant de remplir mes yeux et mon âme de cette vision du pays du Seigneur pour l'emporter avec moi ; la belle lumière de Palestine enveloppait d'or la cité paisible, les ruelles en pente, les petits bazars multicolores et les grands couvents aux jardins bien plantés ; on entendait crier les enfants joueurs, aux beaux yeux clairs, aux frais visages de *chrétiens*, le temps était si doux, l'air si pur, tout était harmonieux, et s'enfonçait dans la paix d'un soir exquis.

Trois coups de cloche montèrent tout à coup du fond de l'amphithéâtre, puis trois autres, puis encore trois : c'était l'Angélus. L'Angélus à Nazareth ! J'en fus comme interdit ; il me semblait presque entendre le dialogue sublime qui s'est échangé ici, dans ce même cadre où je me trouvais, et quand j'eus répété la parole de St Jean affirmant que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous, je restai là, tout saisi d'une émotion qui fut une des plus grandes de ma vie, et que je n'oublierai jamais.

Pensez donc, cette cloche de Nazareth, ces neuf coups de l'Angélus ne se répercutent-ils pas tous les jours d'un bout du monde à l'autre, et n'est-ce pas d'ici que part le signal dont les échos s'entendent partout ?

Il a habité parmi nous, et il y habite encore, mais quand il vivait de sa vie d'homme, où a-t-il plus habité qu'ici même ? Revenu d'Egypte, c'est ici qu'il a vécu pendant toute son enfance, toute son adolescence, jusqu'au jour de son entrée dans la vie publique. Tout ce qu'il y eut pour lui de vie cachée, de vie de famille si j'ose ainsi parler, c'est ici qu'il l'a goûté :

il était bien d'ici le Nazaréen dont on disait : Que voulez-vous qu'il vienne de bon de Nazareth ?

Ces montagnes, il les a vues, il a joué dans ces vallées, il a connu cette fontaine, la seule de Nazareth ; il a travaillé de ses mains dans une maison de cette bourgade ; il a prêché dans cette synagogue que l'on montre encore (ou dans une autre, qu'importe !) ; on a voulu le jeter à bas d'un de ces rochers ; et dans cette petite ville où tout le monde se connaît, où le connaissait bien, ce fils de l'ouvrier Joseph, et on s'étonnait qu'il s'érigât en prophète et en thaumaturge. Cependant, ici près, à Cana, il fit son premier miracle et non loin, à Naïm, il a ressuscité un mort.

Et il semble qu'il soit encore un peu d'ici : les gens de Nazareth, en majorité chrétiens, semblent plus honnêtes, les femmes plus nobles, les enfants plus purs, les jeunes gens plus retenus.

Oui, il a habité parmi nous, et Nazareth s'est bien élargi, car partout maintenant, il y a des Nazaréens, des disciples de cet Homme-Dieu dont le nom sacré fut prononcé, ici même, pour la première fois : Jésus-Christ. On n'ose le porter, ce nom, par grand respect, mais en l'entendant, tant de fronts s'inclinent et tant de cœurs adorent !

La famille du Seigneur est éteinte sans doute, à Nazareth, mais elle s'étend par toute la terre, et de ce Nazareth-là, nous sommes. Et pourtant, quand nous avons le bonheur de venir ici, dans sa patrie, qu'il y fait bon vivre et qu'il est triste ensuite de devoir quitter la petite ville où il a passé sa jeunesse, après s'y être fait homme !

D. GRÉGOIRE FOURNIER, O. S. B.



Nous prions instamment les abonnés qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur abonnement pour la seconde année, de verser la somme de 25 frs. à notre compte chèques postaux N° 48916. Inclus bulletin de versement.



L'enseignement de la religion dans nos collèges

L'article que M. l'abbé Charlier vient de consacrer récemment ici même à l'enseignement de la religion dans nos collèges, me semble requérir une mise au point. Publiée en réponse aux remarques que j'avais faites, il y a déjà quelques mois, touchant la même question, son étude me paraît révéler un état d'esprit que je regrette très vivement d'avoir suscité. Certains professeurs de l'enseignement moyen ont éprouvé, je crois, à me lire, quelque déplaisir, voire quelque mécontentement dont il est aisé de relever les traces dans l'article de M. l'abbé Charlier.

Mais on peut se demander si les objections qui leur sont venues à l'esprit, saupoudrées d'une prise d'amertume, ne dérivent point de certaines méprises sur lesquelles il importe de s'expliquer nettement. Tâchons donc de mettre, dans ce débat, la précision requise et que nos deux premiers articles furent impuissants, ce semble, à y introduire.

* * *

Commençons par souligner, non sans une satisfaction très vive, les points d'importance sur lesquels nous tombons pleinement d'accord. Mon honorable contradicteur ne nie, d'aucune manière, les « déconcertantes ignorances » — c'est son expression même — dont font preuve nombre de jeunes gens ayant fréquenté nos collèges catholiques. De ces ignorances il reconnaît la profondeur, l'étendue

et la gravité ; il les déplore avec une affliction plus vive peut-être encore que la mienne.

Sur une autre question, la plus importante de toutes celles que soulève cet échange de vues, sa pensée coïncide pleinement avec ma propre pensée. Il reconnaît sans difficulté le rôle primordial qu'il convient d'attribuer, au cours des humanités, surtout dans les classes supérieures, à l'étude systématique du dogme et de la morale.

Ces deux branches ont le droit d'occuper une large place dans nos programmes et l'apologétique ne peut légitimement revendiquer l'importance exclusive qu'on lui a souvent octroyée.

Ces affirmations constituent l'essentiel de ces deux articles. La seconde est relative, non point à une question de fait, mais à une question de principes. De l'adhésion que M. l'abbé Charlier leur accorde sous réserves, je crois pouvoir inférer que ses critiques ne portent que sur des points secondaires de mes articles. Quant au fond du débat et même dans l'ensemble, je ne puis découvrir d'opposition entre nous. Nous cheminons côte à côte et *pari passu*.

* * *

Mais voici les divergences. On me cherche noise touchant les preuves que j'ai apportées des insuffisances de notre jeunesse dans le domaine de la science religieuse. Que prouvent des réponses d'examen ? Rien, si ce n'est la fébrile perturbation d'esprit des récipiendaires.

N'est-ce pas excessif ? S'il fallait accepter cette allégation, en laquelle je ne veux voir qu'une boutade, nous arriverions à cette étrange conséquence, qu'une institution, telle que l'examen, ayant pour objet de juger les connaissances d'un candidat, aboutit précisément au résultat opposé. Elle viderait les mémoires de leur contenu et rendrait stupides les gens intelligents. De ce que l'agitation ou la redoutable épreuve plonge certains tempéraments entraîne parfois et occasionnellement des réponses extravagantes, on ne peut inférer qu'il en soit de même en règle et toujours.

Et puis, je demanderais au lecteur de bien vouloir, s'il en a le loisir et la patience, se reporter à mes deux premiers articles, il constatera que j'ai cité, à l'appui de mes thèses, bien d'autres témoignages que des réponses d'examen. Il semble qu'on ne puisse les passer négligemment sous silence.

* * *

On me dit encore : « Vous avez exagéré considérablement l'étendue du mal. La réforme de l'enseignement de la religion, que nous préconisons avec vous, est réalisée depuis plusieurs années déjà, dans deux de nos diocèses. Il n'y a donc à signaler que des insuffisances locales ou régionales ? Mais méritaient-elles deux grands articles où tout notre enseignement religieux est mis au banc des accusés ? »

Je réponds à mon tour : Ne confondez-vous pas, avec les collèges *épiscopaux* des diocèses de Malines et de Tournai, l'enseignement moyen libre de la Belgique entière ? On comprendra sans peine les raisons de délicatesse qui m'ont empêché, dans mes deux « grands » articles, d'entrer dans des précisions qu'on eût jugées blessantes. Une statistique précise des établissements qui en sont toujours à donner une importance exagérée et même exclusive à l'apologétique dans les classes supérieures eût été moralement impossible à dresser. Force me fut bien de demeurer dans les généralités, au risque de mécontenter — ce fut, hélas ! le cas — des professeurs de seconde et de rhétorique qui ne mériteraient point mes critiques.

Si d'ailleurs mon aimable contradicteur veut bien faire lui-même le relevé des collèges qui n'ont point adopté, en matière d'enseignement religieux, la réforme dont il apprécie, non moins que l'auteur de ces lignes, l'opportunité et même la nécessité, je ne doute point qu'il perde, à faire ce travail, quelque peu de son optimisme. Au surplus, il est fort vraisemblable que ses demandes de renseignements, en troublant certaines quiétudes, lui vaudront des réponses semblables à celles qu'il a bien voulu m'adresser...

* * *

La réforme que nous recommandons — c'est la dernière objection — est inefficace. Nous aurions « préconisé un remède qui ne guérira pas le mal ». A cela point de doute, « puisque le remède existe et le mal subsiste ». Introduit dans le diocèse de Tournai, le remède n'y enraie point une crise de vocations sacerdotales ; dans le diocèse de Malines, il n'empêche pas les ignorances et les défections dans la jeunesse sortie de nos collèges. C'est que j'ai méconnu, dans le domaine de l'enseignement religieux, les mystérieuses interventions de la grâce. — Encore un peu, et l'on me dénonçait comme un « semipélagien ».

Mais où voit-on que j'ai présenté l'enseignement du dogme et de la morale dans les classes supérieures, comme l'unique remède, la panacée universelle et infaillible aux insuffisances religieuses de notre

jeunesse ? Il m'a paru préférable de limiter mes conclusions à un objet déterminé et précis, sur lequel l'opinion de nos éducateurs chrétiens est loin de se trouver unanime. J'ai cru plus efficace de dénoncer une des causes du mal : le manque d'équilibre de nos programmes qui se montrent, à mon sens, trop généreux pour l'apologétique et parcimonieux à l'excès pour l'exposé scientifique du dogme et de la morale. Il m'a paru qu'une réforme en faveur de ces deux branches s'imposait surtout si cet enseignement positif du contenu de nos croyances devait se donner d'une manière vivante, animé d'un souffle apostolique qui touche, convainc et embrase les âmes.

Dira-t-on que le remède s'est révélé, à l'expérience, inefficace ? Mais alors pourquoi revendiquer, pour deux de nos diocèses, l'honneur de l'avoir adopté ? Pourquoi ne retourne-t-on pas, tout de go, à l'ancien système où l'apologétique trônait en souveraine absolue ?

Il faut bien en faire l'aveu, la réforme constitue un progrès qui, pour être partiel, n'en est pas moins sérieux.

Toutefois, je m'empresse de l'ajouter, une refonte du programme des cours de religion dans les humanités ne donne point la solution complète du problème que nous avons posé. Et c'est ce qu'il n'entra jamais dans mon esprit de méconnaître. L'action personnelle du professeur-prêtre, ce qui émane d'indéfinissable et de puissant d'un cœur sacerdotal qui s'est donné sans réserve à son Maître et aux âmes ; — la collaboration de la famille ; — l'influence d'ensemble que le collège chrétien doit exercer sur l'éducation, — et non pas seulement sur l'instruction — de la jeunesse ; — le milieu social tout entier où vit le jeune homme et où son esprit et son cœur s'ouvrent à la vie : autant de facteurs qu'il faut faire intervenir et dont l'action doit se joindre à celle qu'exerce la classe proprement dite de religion. Et nous y ajouterons enfin ces deux éléments qui échappent à nos prévisions humaines, mais qui constituent les pièces maîtresses d'une vie chrétienne : le libre-arbitre du jeune homme et la grâce divine. Moins que personne, je songe à perdre de vue l'influence mystérieuse et toute-puissante de celle-ci : j'irai même plus loin qu'on ne le fait souvent, en la rattachant à son principe, à savoir la prédestination et, pour reprendre le langage d'une école théologique dont la logique rigoureuse effarouche ceux qui penchent pour les demi-mesures et les solutions bâtardes, nous ajouterons la Prédestination *ante merita praevisa*.

Mais la reconnaissance de ce dernier élément du problème, qui s'impose dans l'ordre de la cause première, ne dispense point de déterminer, à l'étage inférieur des causes secondes, les facteurs qui facilitent l'action de la grâce, que d'ailleurs le Tout-Puissant fait entrer dans ses décrets immuables et qu'Il utilise dans son infaillible motion. Parmi ces facteurs, les questions de méthodes et de programmes de l'enseignement religieux ont une importance indéniable. Car, répétons-le avec saint Augustin : « Le Dieu qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans nous », ni non plus sans l'initiative éclairée de nos frères, particulièrement de ceux qui ont reçu les grâces du sacrement de l'Ordre.

ED. JANSSENS,
Professeur à l'Université de Liège.



Chronique d'histoire et d'art religieux

Sur quelques peintres siennois

(A propos de l'exposition d'Art italien
du Musée Royal de Bruxelles).

J'ai fait, pendant les dernières vacances de Pâques, un pèlerinage — que les circonstances ne m'avaient pas permis d'accomplir plus tôt — à Saint-Martin d'Ypres et à l'Université de Louvain : aux lieux sacrés où la Belgique a écrit, sur des ruines qui broient le cœur, son héroïsme immortel et la dette d'amour et de reconnaissance de la France...

J'en ai profité pour aller revoir les beaux musées flamands et écouter les carillons de Bruges et de Malines épandre leur poétique harmonie sur l'eau dormante des vieux canaux. Pauvre Bruges ! les automobiles et les tramways ne lui ont pas ajouté une parure nouvelle ; et l'assourdissant vacarme des trompes, des cornes et des avertisseurs plus ou moins diaboliques qui vous annoncent que vous allez être écrasé, empêche tout simplement d'entendre la voix des cloches

séculaires. Il faut chercher un refuge au Béguinage ou, vers le soir, dans de petites rues excentriques que le progrès des moyens de transport n'a pas encore décolorées : cela viendra, n'en doutons point. Mais le nombre des Anglaises n'a pas diminué à Bruges : bien au contraire ; car les perspectives d'un change très favorable les incitent de plus en plus à goûter les joies sereines de l'art. Et au Musée de l'Hôpital St-Jean, elles poussent toujours les mêmes petits cris gutturaux d'allégresse en constatant à la loupe, que les cuirasses des soldats qui martyrisent sainte Ursule et ses compagnes reflètent les objets environnants avec une méticuleuse précision. Elles pensent, sans doute, que c'est la perfection de ce jeu qui fait de Memling un grand peintre : je ne me charge pas de les détromper.

Rien d'essentiel, il me semble, n'a été modifié, depuis la guerre, aux musées de Belgique ; et j'y retrouvais, aux mêmes places qu'autrefois, les merveilleux chefs-d'œuvre qui sont la gloire de l'art flamand : seuls, *Adam et Ève* avaient émigré, de Bruxelles à Gand, pour aller compléter, avec les volets rendus par l'Allemagne, le polyptyque d'Hubert van Eyck, charte et fondement de l'école ; de même que, dans la partie sauvée du feu de Saint-Pierre de Louvain, le triptyque de la Cène avait repris toute sa splendeur et toute sa signification symbolique par le retour des panneaux de Berlin et de Munich (1) : expiation trop maigre des crimes contre l'art commis en Belgique par le peuple chez qui les études d'art sont, en poids et en volume, les plus abondantes : cinglante ironie des choses qui montre que le pédantisme et le vandalisme n'ont rien d'inconciliable...

Au Musée Royal de Bruxelles cependant, j'ai éprouvé, en pénétrant dans une petite salle, qui se trouve à gauche du hall des sculptures au rez-de-chaussée, une impression de surprise extrêmement vive : celle de me sentir brusquement transporté sous un autre ciel et d'avoir franchi les Alpes... en franchissant la porte.

J'appris plus tard que la charmante exposition dont je vais parler, organisée avec un goût auquel on ne saurait trop rendre justice, était due à l'initiative d'un comité d'amis de l'Italie, très analogue sans doute à l'*Union intellectuelle franco-italienne*. Cette initiative m'a paru particulièrement heureuse : pour diverses raisons d'abord sur lesquelles je ne m'arrête point, car les relations italo-belges ne sont pas de ma compétence ; mais aussi parce que c'était pour chacun une occasion d'étudier certaines écoles de « primitifs », sans s'imposer un long voyage ; et encore parce que cette exposition rassemblait des tableaux dispersés dans des collections particulières, où il est naturellement assez difficile de les atteindre.

C'est en effet une infériorité, d'ailleurs toute relative, des musées belges que, étant vraiment incomparables quand il s'agit de l'art des Flandres, ils sont en général fort médiocres pour les œuvres étrangères. Les musées italiens présentent un inconvénient analogue. Et je ne connais guère que le *Louvre* et le *National Gallery* où toutes les écoles soient honorablement représentées : il y a bien encore le musée de Berlin ; mais les tableaux y ont vraiment par trop souffert des progrès de la chimie allemande ; et puis le catalogue y est infiniment supérieur à la réalité !

Je pense donc que c'est une bonne fortune pour les Bruxellois d'avoir à leur portée cette remarquable exposition d'art italien : j'ai constaté d'ailleurs qu'ils en profitaient ; et la petite salle ne désemplissait point de visiteurs.

A vrai dire, il ne m'a pas semblé qu'il y ait là d'œuvres de tout premier ordre, sauf une seule qui d'ailleurs est très connue : je veux parler de la série des quatre petits tableaux de Simone di Martino qui est un des joyaux du musée d'Anvers ; — car les collections publiques ont contribué comme les collections privées à l'organisation de cette exposition. — Et d'autre part je ne me risquerais pas à garantir toutes les attributions portées sur les cartouches : le nom de l'auteur d'un tableau ne varie que trop souvent avec les fluctuations de la critique ; et d'ailleurs les propriétaires d'œuvres d'art ont une tendance bien connue, et fort innocente, à faire valoir leur galerie par quelques noms un peu sonores ; c'est aussi la théorie qui a prévalu au musée de Berlin.

Ces remarques faites, — et je ne saurais trop souligner qu'elles ont une portée absolument générale et ne visent en particulier aucun des exposants, — la salle italienne est délicieuse de variété et de fraîcheur. Il n'y a pas là seulement que des tableaux ; mais encore des meubles ; des bijoux ; des faïences ; des terres cuites de l'école

(1) On sait que ces volets représentent des préfigures de la Cène : *Abraham et Melchisédech* ; — *la Pâque juive* ; — *la Manne* ; — *Elie au désert*. — Voir l'excellent volume de M. ARNOLD GOFFIN, *Thierry Bouts*, p. 71 et suiv. ; Bruxelles, 1907.

des della Robbia, parmi lesquelles une petite Vierge, appartenant à M. le baron Beyens, qui est une merveille de grâce délicate ; deux bustes de Benedetto da Majano, de la collection de M. Michel van Gelder, qui sont d'un réalisme bien savoureux ; et encore une admirable série de médailles de la Renaissance, — dont il existe d'ailleurs d'autres exemplaires, — où toute une époque revit dans ces physiologies si fouillées et dans les curieuses allégories des revers. On y rencontre les noms des maîtres les plus célèbres de cet art, comme Pisanello, Matteo de' Pasti, Sperandio, etc. Et devant cette vitrine où le faste, la cruauté, la vie voluptueuse des petites cours italiennes s'évoquent, avec une si puissante magie, dans l'orbe étroit de la médaille, je me remémorais les vers de José-Maria de Heredia :

*Or, de tous les tyrans qu'un peuple détesta,
Nul, comte, marquis, duc, prince ou principule,
Qu'il ait nom Ezzelin, Can, Galéas, Hercule,
Ne fut maître si fier que le Malatesta.*

*Celui-ci, le meilleur, ce Sigismond Pandolphe,
Mit à sang la Romagne et la Marche et le Golfe,
Bâtit un temple, fit l'amour et le chanta ;*

*Et leurs femmes aussi sont rudes et sévères,
Car sur le même bronze où sourit Isotta,
L'Éléphant triomphal foule des primevères (1).*

L'école la mieux représentée à l'exposition de Bruxelles est peut-être la siennoise. Je n'ai pas compté moins de vingt-trois œuvres lui appartenant : dont une dizaine environ sont anonymes. Je voudrais en prendre l'occasion pour faire ici quelques brèves remarques sur certains peintres de la plus aimable des villes, de celle qui jette au visiteur l'accueil si affectueux de Camollia : « Sienne ouvre son cœur encore plus grand que sa porte » (2).

Ces artistes sont relativement peu connus, sauf ceux de la première période qui sont d'ailleurs, il faut le reconnaître, les plus importants : Duccio di Buoninsegna ; Simone di Martino et Lippo Memmi ; les deux Lorenzetti, Ambrogio et Pietro. De ceux-ci je ne dirai rien, car chacun d'eux mériterait une étude séparée. Ils ne sont au surplus représentés à Bruxelles — à l'exception de Simone, — que par des œuvres d'école. Je m'arrêterai exclusivement à quelques peintres du Quattrocento.

« *Lieta scuola fra lieto popolo, la Senese* », a dit en termes particulièrement heureux le critique d'art Lanzi (3). Les Siennois furent le peuple le plus original de l'Italie médiévale, le plus original et en même temps le plus sympathique : un peuple versatile et impressionnable, enthousiaste et incohérent, hardi, vif, joyeux, exalté ; un peuple de saints et de révolutionnaires, de mystiques et de vaniteux ; un peuple nerveux comme une femme, chevaleresque comme un troubadour ; conservateur malgré toutes les apparences ; un peuple ivre de sa liberté, qui la ruina pas ses dissensions mêmes et qui cependant la défendit jusqu'à la mort, simplement, presque joyeusement, avec un courage héroïque ; un peuple absolument ingouvernable enfin, dont les qualités comme les défauts étaient toujours portés à l'extrême car le sens de la mesure fut ce qui lui manqua le plus au monde.

Et ce peuple fut vraiment le peuple de la Vierge : de la Vierge à qui il s'était voué, à plusieurs reprises, en grande solennité (4), qu'il avait choisie pour sa Reine avec toute l'ardeur de son enthousiasme ; c'est sous sa sainte protection, sous l'égide tutélaire de son manteau que les Siennois se réfugiaient, comme des poussins, aux heures sombres de la République. De toute leur foi, ils croyaient vraiment que la Madone, avec une sollicitude spéciale, veillait sur leur ville, que toujours elle était là, présente au milieu d'eux, pour diriger leurs affaires et même pour réparer leurs sottises : ce qui n'était pas une sinécure.

Sienna fut la « cité de la Vierge » (5), et fut aussi la cité des saints.

(1) *Les Trophées*. — La médaille d'Isotta et de l'« Éléphant triomphal » figure précisément à l'exposition de Bruxelles.

(2) L'inscription gravée sur la voussure est exactement : *Cor magis tibi Sena pandit*.

(3) *Storia pittorica dell' Italia*, III, 2 ; Venise, 1837.

(4) La première donation de Sienna à la Vierge est celle qui fut faite par Buonaguida Lucari, la veille de la bataille fameuse de Montaperti, où l'Arbia fut colorée en rouge, 1260. Cfr. DANTE, *Enfer*, X, 86.

(5) « *Sena vetus, civitas Virginis* », lit-on sur les monnaies et les sceaux de la République.

Elle a donné à l'Église deux de ses gloires les plus pures : le prédicateur-mendiant du Quattrocento qui révolutionna l'Italie ; et la Benincasa, cette petite nonne dominicaine qui mourut à trente-trois ans, après avoir étonné le monde par ses vertus et son génie. Une merveilleuse couronne de Bienheureux les entoure, comme Ambrogio Sansedoni, Andrea Gallerani, Giovanni Colombini, Bernardo Tolomei, Pietro Petroni, et l'armée innombrable des moines vénérés dans leurs couvents : Augustiniens, Servites, Carmélites, Dominicains, Frères Mineurs, voire même tertiaires, tel cet humble marchand de peignes dont la réputation de sainteté est parvenue jusqu'à Dante (1).

Les artistes de Sienne, souvent dédaigneux de la forme et demeurés gothiques aux temps de la Renaissance, n'étaient épris que de grâce, de lyrisme, de sentimentalité. Ils ont été les interprètes fidèles de l'âme mystique de la « cité de la Vierge », et de l'enthousiasme religieux de leurs compatriotes.

Sous les plis légers de leurs voiles et leurs diadèmes d'or, sous leurs nimbes parfois ciselés comme de précieuses orfèvreries, les Madones pensives et douces apparaissent dans les églises et les palais de Sienne, tout enveloppées d'une atmosphère irréelle, êtres mystérieux descendus jusqu'aux hommes, visions de rêve que les bruits vulgaires de la vie quotidienne vont faire s'évanouir bientôt, laissant de leur passage comme une odeur d'encens et de cierges et de fleurs fanées, le parfum d'une église claire qu'embrasse la pourpre chaude d'un vitrail et dont les vingt générations ont usé de leurs genoux les dalles de marbre ou de granit.

Elles sont belles et émouvantes les Vierges de Sienne, belles et émouvantes d'avoir été peintes avec tant d'amour, d'avoir été priées avec tant d'ardeur et de confiance. Ceux qui les ont dessinées là, au temps des Neuf, des Douze, ou des Réformateurs (2), ont mis dans leur œuvre le meilleur de leur âme. Ils ont oublié en prenant leurs pinces les haines politiques, les rancunes des partis, leurs défauts ou leurs vices. Ils ont fait œuvre patriotique et chrétienne. Ils ont aidé à se développer davantage le seul sentiment qui, avec l'amour de la liberté communale, unit entre eux les citoyens de Sienne : la dévotion à la Madone.

Sano di Pietro, — dont deux tableaux figurent à l'exposition de Bruxelles, — exprima la piété affectueuse de ses compatriotes envers la Mère de Dieu, dans un distique qu'il écrivit au-dessous de la fresque de la Porte Romaine :

*O Regina Patris summi dignita corona
Perpetuo Senam respice Virgo tuam* (3).

Il est dit de Sano, au nécrologe de son église paroissiale, qu'il « était un peintre fameux et qu'il vécut tout en Dieu ». Et Rio, dans un livre plein de charme et aujourd'hui beaucoup trop oublié (4), Rio qui a eu le mérite de rendre — avant les Anglais — justice à l'école siennoise, victime de Vasari et des Florentins, a écrit joliment de cet artiste qu'il savait « voiler la physionomie de ses Vierges d'une vague tristesse qui leur donne un charme inexprimable ». Malheureusement Sano produisit beaucoup trop. Il tenait en réalité comme une sorte de boutique de dévotion, qui était fort bien achalandée ; il y faisait certainement travailler des aides ; il tomba dans la routine et se répéta infatigablement ; je ne connais rien de plus monotone que la salle de l'Académie des Beaux-Arts de Sienne consacrée à ses œuvres.

Stefano di Giovanni, plus connu sous le nom de Sassetta, — représenté à Bruxelles par le *Saint-Michel*, de M. Adolphe Stoelet, — fut un bien plus grand artiste que son élève Sano di Pietro. La fresque de la Porte Romaine était d'ailleurs son œuvre, et ce fut, paraît-il, sur les échafaudages construits pour la peindre qu'il attrapa le refroidissement dont il mourut vers 1450 (5). C'est un peintre extrêmement

personnel et le digne héritier de la tradition siennoise de Duccio et de Simone di Martino. Son *Mariage mystique de Saint François et de la Pauvreté*, qui se trouve au Musée de Chantilly, est d'une grâce et d'une naïveté inimitables ; toute la poésie des *Fioretti* vibre dans ce tableau. Son *Adoration des Mages* de la Galerie Saracini à Sienne, a l'élégance harmonieuse du chef-d'œuvre de Gentile da Fabriano (1).

Giovanni di Paolo et Matteo di Giovanni ont l'un et l'autre profondément subi l'influence de Sassetta. Du premier il figure à l'exposition un petit tableau, une prédelle en trois parties, représentant des scènes de la vie de sainte Catherine. A gauche, le Christ, entouré d'anges, apparaît à la sainte qui dicte le *Dialogue* à l'un de ses secrétaires. Ce thème est très connu ; il a été traité en particulier en de nombreuses gravures sur bois qui ornent les anciennes éditions de ce livre. A droite, l'artiste a peint le *Mariage mystique* ; il a interprété le sujet d'une manière fort personnelle ; Jésus est accompagné de la Vierge, d'anges et de saints, parmi lesquels on reconnaît aisément saint Jean, saint Pierre, saint Paul, saint Dominique ; le geste de Marie se retournant vers son Fils pour lui présenter Catherine, pour le supplier d'épouser son humble servante, est d'une inspiration bien siennoise. La scène du milieu est la plus originale : Catherine est reçue à Avignon par Grégoire XI ; le confesseur de la sainte, Raymond de Capoue, et trois cardinaux assistent à la solennelle audience dont deux secrétaires dressent un procès-verbal. Ici encore il faut noter l'attitude du Pape ; elle est pleine de vie. L'étude minutieuse des gestes de ses personnages est un des caractères les plus frappants de l'art de Giovanni di Paolo. A ce point de vue, son *Jugement dernier* de l'Académie des Beaux-Arts de Sienne, est d'un extraordinaire intérêt, ainsi que le *Paradis* de la collection Palmieri Nuti ; il y a là, en particulier, des Anges gardiens qui embrassent les ressuscités, avec une joie à la fois suave et familière tout à fait divertissante.

Matteo di Giovanni est un artiste d'une tout autre envergure. Il est malheureusement assez mal représenté à Bruxelles par une *Vierge entre saint Jérôme et saint Sébastien*.

Il ne faut pas le juger sur ce tableau tout à fait secondaire. Il a laissé des œuvres d'un caractère très dramatique et s'est plu à traiter des scènes de carnage ; aucun peintre de son époque n'a eu mieux que lui le sens du mouvement. Ses *Massacres des Innocents*, de l'église de Servi et de Sant'Agostino de Sienne, sont à ce point de vue extrêmement remarquables. Mais il n'a pas moins bien interprété les calmes et sereines visions. Ses figures de saintes sont d'une inoubliable beauté. La *Sainte Barbe*, de San Domenico de Sienne, dans ses vêtements splendides, sur son trône aux délicates incrustations, est une des œuvres les plus radieuses qu'ait jamais créées l'art italien : la nuance légère de hiératisme que l'on peut encore y relever n'ôte rien au charme de cette fresque qui suffirait à assurer la gloire de Matteo di Giovanni. Quand on pense après cela que Vasari n'a pas daigné accorder la moindre mention à ce peintre, alors qu'il nous a assommés bien souvent avec ses historiettes sur des Florentins de dixième ordre, on éprouve une fois de plus l'envie de l'envoyer à tous les diables ; puis, on lui pardonne pour d'autres motifs et peut-être aussi parce que l'on sait qu'il est impossible de se passer de lui !

Neraccio di Bartolommeo Landi a été le peintre de la tendresse : Ses figures sont d'une exquise douceur, et le petit tableau exposé à Bruxelles permet de connaître assez exactement sa manière. Il fut, comme Benvenuto di Giovanni, — représenté par un *Mariage mystique de sainte Catherine* et une fresque de la *Nativité*, de la collection de M. Michel van Gelder, — l'élève de Lorenzo di Pietro, dit le Vecchietta, qui subit assez fortement des influences florentines. Neraccio fut encore, ainsi que son maître, un excellent sculpteur. La meilleure statue de sainte Catherine est certainement celle qu'il a sculptée pour l'oratoire de Fontebranda. Mais son œuvre la plus caractéristique, et en même temps la plus siennoise, est une couverture des registres d'impôts de la Biccherna (2) où l'on voit la Vierge Marie présenter à Dieu la cité de Sienne. La Madone, très humblement, s'est agenouillée à terre pour prier. Autour d'elle, dans le doux paysage que limitent de pâles collines bleues, de grandes plantes s'inclinent çà et là du haut de leurs tiges flexibles. Sur trois colonnes de marbre, symbole audacieux des trois collines, une ville en miniature

(1) *Purgatoire*, XIII, 128.

(2) Noms de divers partis qui se succédèrent au pouvoir, soit seuls, soit en combinaisons aussi éphémères que savamment dosées.

(3) La fresque de la Porte Romaine est aujourd'hui en ruines. L'inscription a été rapportée par le Père G. DELLA VALLE dans ses *Lettere senesi*, Rome, 1786.

(4) *De l'art chrétien*, Paris, 1861.

(5) Un Siennois un peu plus ancien que Sassetta, Andrea di Bartolo, à qui sont attribuées deux œuvres de l'exposition de Bruxelles, est un artiste de transition entre les maîtres siennois du XIV^e siècle et ceux du XV^e. Le geste de l'Enfant Jésus dans l'un des deux tableaux de la collection de M. Adolphe Stoelet est assez maladroitement copié de l'œuvre si vivante d'Ambrogio Lorenzetti : la *Madonna del latte*, du Séminaire San Francesco de Sienne.

(1) Florence, Académie des Beaux-Arts.

(2) Ou de la Gabella ; aux Archives de Sienne. Les registres des impôts de la Biccherna et de la Gabella étaient reliés et leurs couvertures de bois étaient peintes par les artistes siennois. Cette collection est aussi intéressante pour l'histoire de la République que pour l'histoire de l'art. On peut voir un de ces petits tableaux à Bruxelles ; il fait partie de la collection de M. Paul de Decker.

se dresse, enserrée dans les créneaux de son enceinte, bardée de tours menaçantes, et dominée par une coupole crucifère, par la haute flèche d'un campanile. La Vierge, de ses mains frêles, a pris cette petite forteresse. Elle l'offre à Dieu en disant : « *Haec est civitas mea*, Seigneur, voici ma ville ; elle s'est donnée à moi ; elle est ma chose, je veillerai toujours sur elle ; et c'est pour elle, Seigneur, que je vous implore ».

Sans doute la technique de ce petit tableau n'est-elle point parfaite, mais l'œuvre ingénue est toute vibrante de lyrisme. Il n'en est pas qui soit plus représentative. En larges effusions s'y répand la piété sentimentale et profondément sincère de Sienna. C'est cette pitié qui a animé toutes les œuvres de ses peintres et qui a donné à son école, dans l'histoire de l'art, une place où elle vient s'isoler loin des chemins battus, comme abîmée dans son rêve et dans sa prière (1).

ALEXANDRE MASSERON.



Notre Jeunesse Catholique

Dans un article sur *Notre Jeunesse Catholique* paru dans *La Revue Catholique* du 14 avril, nous avons précisé les différentes tentatives faites par les groupements de jeunesse catholique belges pour entrer en relations avec les groupements de jeunesse catholique exclusivement flamands. M. le député Rubbens nous répond dans la *Revue* du 12 mai par un article qui contient d'excellentes choses dont nous aurions bien tort, mes amis et moi, de ne pas faire notre profit. Le moment n'est-il pas venu de tirer de cet échange de vues quelques brèves conclusions ? Nous pensons également que cette discussion au grand jour ne peut être que féconde. Ce qu'il faut avant tout combattre, c'est l'ignorance les uns des autres. Pour cette œuvre de bonne volonté et d'union, *La Revue Catholique* ne nous refusera certainement pas l'hospitalité de ses colonnes. Le ton de cette polémique prouve, d'ailleurs, qu'on peut aborder l'examen de cette question flamande, sinon sans un certain parti-pris, du moins sans nulle animosité. J'en rends hommage à M. Rubbens.

* * *

Notons d'abord deux constatations préliminaires sur lesquelles nous sommes d'accord.

M. Rubbens, dans son article, reconnaît :

1° Que la Fédération Belge des Étudiants Catholiques a été animée d'un ardent désir de rapprochement.

Ce sont les propres termes de M. Rubbens. Ils pouvaient aussi bien s'appliquer à l'*Association Catholique de la Jeunesse Belge* et, à plus forte raison, à la *Jeunesse Sociale catholique* qui tient, chaque semaine, un congrès flamand et un congrès français.

2° Qu'il n'y a pas lieu de cacher qu'une partie des étudiants flamands catholiques, à Louvain par exemple, avaient des tendances « extrémistes ».

Extrémistes doit, ici, avoir le sens de séparatistes et même d'*autonomistes*.

De ces deux constatations, la première établit tout au moins la bonne volonté des groupements de jeunesse catholique dont nous avons parlé, la seconde expliquerait la suspicion de certains membres de ces groupements à l'endroit des organismes flamands dont « une partie des membres a des tendances extrémistes », c'est-à-dire, conteste le dogme de notre unité nationale.

Il reste, cependant, que nous devons mieux comprendre, nous autres appartenant à des groupements non exclusivement flamands, l'état d'esprit de gens qui ayant subi et ayant la conviction d'avoir subi des injustices vont facilement, par contradiction, aux extrêmes. En revanche, nos amis flamands comprendront la légitime inquiétude qui nous vient à trouver, par exemple dans *Ons Leven*, organe important de la jeunesse catholique flamande, des articles nettement *autonomistes*.

(1) Je n'ai guère cité dans cette chronique que les peintres de Sienna représentés à l'exposition de Bruxelles. Inutile de dire qu'il y en a d'autres. A ceux qui voudront étudier l'art siennois, je signale le très bon ouvrage de LANGTON DOUGLAS, *History of Sienna*, Londres, 1902.

Deux questions peuvent, à présent, se poser : l'union de nos deux jeunesse est-elle possible, l'union de nos deux jeunesse est-elle nécessaire ? M. Rubbens prétend que le but de cet échange de vues est de marquer ce qui différencie nos deux jeunesse. Nous avouons que notre but, à nous, est de chercher plutôt ce qui nous rapproche.

1° L'union de nos deux jeunesse est-elle possible ?

M. Rubbens admet lui-même, en principe, que le jour où nos deux jeunesse mettront leurs convictions religieuses à la base de leurs rapports, rien ne s'opposera plus à leur entente fraternelle. Voilà une condition qui nous semble bien être déjà réalisée de notre côté. M. Rubbens va plus loin : il souhaite et appelle de tous ses vœux l'union de toute notre jeunesse catholique. Dès lors ? M. Rubbens nous paraît fonder ses réticences, à ce sujet, surtout sur des questions de susceptibilités, susceptibilités très respectables d'ailleurs. Comment, écrit en substance M. Rubbens, tendre la main à des gens qui « investissent et injurient non seulement les extrémistes quelconques mais les chefs les plus vénérés du *Vlaamsch Verbond* » ? Ceux-là ont tort. Ils seront désavoués au besoin. Encore ceux-là ne comptent-ils nullement parmi les dirigeants de nos mouvements de jeunesse catholique, alors que certains extrémistes ont une influence considérable sur les mouvements flamands.

M. Rubbens se rebiffe un peu en présence d'un *conditionnel* que j'ai employé en parlant de la flamandisation de l'Université de Gand. Mais le *conditionnel*, comme je le dis d'ailleurs, est uniquement inspiré par la crainte que nous causent certaines tendances extrémistes de nature à porter atteinte à l'unité nationale. Au sujet de cette question de l'unité nationale, nous avouons être assez chatouilleux. Parlant du Congrès de la Fédération des Cercles et Associations catholiques, M. Rubbens écrit que « ce Congrès était en réalité celui de l'aile conservatrice du parti catholique », et il ajoute que les étudiants flamands ne se sentent nullement portés vers cette direction. Mais encore une fois, pour s'unir — il ne s'agit pas ici de fusion — point n'est besoin de partager exactement les mêmes idées, ni de faire des abdications. D'ailleurs, les tendances démocratiques se font jour aussi bien à la F.B.E.C. qu'au V.K.H.V. La diversité des idées, jusqu'à un certain point, est une cause de vitalité et d'équilibre. Pour faire l'union entre nos deux jeunesse, il suffit d'accorder la prédominance à deux idées qui pour nous se confondent à peu près : l'idée religieuse et l'idée de l'unité de la Patrie.

2° L'union de nos deux jeunesse est-elle nécessaire ?

M. Rubbens loue l'initiative prise en vue de constituer une Fédération catholique des Étudiants flamands et wallons, mais conteste l'obligation morale pour la jeunesse catholique flamande, d'entrer dans des cadres nationaux. M. Rubbens base son opposition sur deux raisons : la première est que pour écarter la jeunesse flamande d'une politique flamande qui pouvait amener un déchirement intérieur, il fallait la tourner vers la formation personnelle et l'action catholique, flamande et sociale. Nous ne voyons pas pourquoi, tout en poursuivant et en donnant son meilleur effort à cette action indépendante, cette jeunesse flamande n'aurait pas pu tout de même, en vue de buts délimités, faire partie d'organismes nationaux. Mais, dit encore M. Rubbens, cette organisation flamande était forte et en pleine activité et donc nullement encline à se laisser incorporer par des organismes nouveaux. Mais si ces organismes avaient des buts plus généraux et que ces buts ne fissent nullement tort à ceux plus spéciaux poursuivis par la jeunesse flamande, celle-ci devait-elle se refuser à apporter le concours des meilleurs ? Elle était suffisamment forte et organisée pour ne jamais craindre, au contraire, d'être traitée en inférieure.

L'union est nécessaire parce que, sans elle, nos deux jeunesse sont fatalement vouées à s'ignorer. Si j'ai dans mon premier article ignoré, un peu systématiquement, comme le rappelle M. Rubbens, la jeunesse flamande, c'est que celle-ci a systématiquement refusé de se faire connaître et même, comme je l'ai démontré dans mon précédent article, d'entrer en relations avec nous.

L'union est nécessaire parce que, sans elle, c'est la méconnaissance de nos deux jeunesse l'une de l'autre, c'est l'antagonisme. Nous devons tout faire pour éviter cet antagonisme. Voilà ce que nous affirmons de notre côté. Et nous ne nous contentons pas d'affirmations à ce sujet : je rappelai précédemment, que lors d'une réunion de la F.B.E.C. tenue à Gand en 1920, il avait été question d'offrir la présidence de la Fédération au président du V.K.H.V.

L'unité du parti catholique est aussi chère à M. le député Rubbens qu'à mes amis et à moi-même. Elle est plus difficile à réaliser pour nos dirigeants qui ont dû prendre des positions trop marquées. Mais l'union reste possible pour nos deux jeunesse. M. Rubbens m'accuse



LAMPÉ FANAL
TRIOMPHE DE L'INDUSTRIE NATIONALE

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS ÉLECTRICIENS

GROS: 30, RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS, BRUXELLES. TÉL.: BR. 191.03

LE PORTE PLUME A RESERVOIR

“SWAN”

INDISPENSABLE A CELUI
QUI ÉCRIT FRÉQUEMMENT

CHAQUE “SWAN” EST GARANTI
EN VENTE PARTOUT

Fabricants : MABIE TODD & Co Ltd (Belgium) Société Anonyme
8-10, rue Neuve, Bruxelles

Articles mis en vente

PAR LE

DEPOT GENERAL DES PRODUITS LIEBIG

SOCIÉTÉ ANONYME

19, Longue Rue des Claires, Anvers

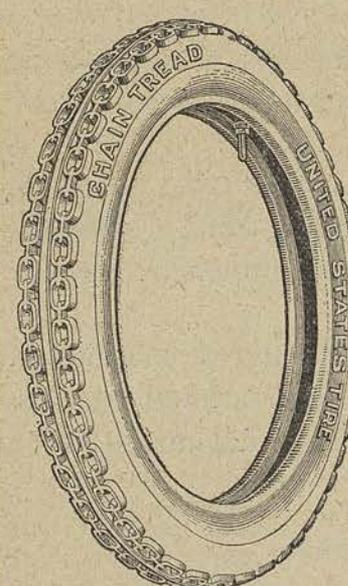
Extrait de viande — Bouillon OXO, liquide
Bouillon OXO en cubes — Sel de Céleri OXO
Corned Beef et Paté de Viande «FRAY BENTOS»

GRAISSE DE BŒUF RAFFINÉE

Quoique les Pneus

“UNITED STATES”

soient vendus à des prix
INFÉRIEURS
à ceux de la concurrence,
ils vous donneront un
rendement kilométrique
SUPÉRIEUR
à toute autre marque
sur le marché



DANS TOUS LES
BONS GARAGES.

AGENCE GÉNÉRALE :

R. S. Stokvis & Fils, S. A
141, Rue Royale, BRUXELLES

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 Réserves : 15.500.000

Siège Social : LIÈGE, rue Georges Clémenceau, 5
Succursale : BRUXELLES, rue Royale, 68
rue des Colonies, 35

Agences : ANVERS, avenue de France, 119
BRUGES, rue Nicolas Despars, 11
CHARLEROI, Quai de Brabant, 16
COURTRAI, rue de Tournai, 30
MONS, rue de la Station, 16
OSTENDE, Square Marie-José, 1
ROULERS, place Saint-Amand, 29

Bureaux : BRUXELLES-MARITIME,
place Saintelette, 30
VILVORDE, rue de Louvain, 18
FOSSÉS — GHISTELLES — PONT
A CELLES — SPRIMONT — THOU-
ROUT.

Filiales : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edel-
strasse, 5, à Aix la-Chapelle.
BANQUE D'EUPEN ET DE MALMEDY,
à Eupen et Malmédy.

*Escompte de valeurs commerciales — Ouvertures de Crédit —
Comptes de dépôts — Avances sur titres — Lettres de crédit
et chèques sur les principales villes belges et étrangères*

*Encaissement de coupons — Ordres de Bourse — Dépôts de titres
— Vérification des tirages à la demande des Clients —
Souscriptions aux emprunts d'Etat, de villes, de sociétés, etc.*

LOCATION DE COFFRES-FORTS
CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION

Banque Belgo-Luxembourgeoise, S^{té} A.

SIÈGE SOCIAL : 22, rue d'Arlon, à BRUXELLES

Succursale : LUXEMBOURG | AGENCES { ESCH s/ALZETTE
ETTELBRUCK } GRAND DUCHÉ DE LUXEMBOURG
GREVENMACHER }

PROCHAINEMENT le siège social sera transféré : 3, BOULEVARD ANSPACH

CAPITAL : 10.000.000 DE FRANCS

TÉLÉPHONES : 30326 et 30327 — 33943-33944 Service Changes
Adresse télégraphique : **Belluxbank** — Code ABC, 5^{me} édition — Compte chèques postaux N° 3100

Traite toutes les opérations de banque, bourse et change.

Escompte et recouvrements — Ouverture de crédits — Ordre de bourse. — Paiement de tous coupons — Dépôts et prêts sur titres
— Achat et vente de monnaies étrangères. — Emission et encaissement de chèques sur tous Pays —

DÉPÔTS DE FONDS

Comptes-chèques, 3 p. c. — de quinzaine, 4 p. c. — à préavis de 15 jours, 4 p. c. — à échéance fixe à 3 mois, 4 1/4 p. c. — à 6 mois, 4 1/2 p. c. — à 1 an, 5 p. c.

LOCATION DE COFFRES-FORTS — Renseignements financiers, industriels et commerciaux

CATHOLIQUES BELGES !

Lisez et Propagez

La revue catholique des idées et des faits

Journal de la semaine

RELIGIEUX — POLITIQUE — SOCIAL — LITTÉRAIRE — ARTISTIQUE

On a dit et répété que les questions de principes et les problèmes intellectuels n'intéressaient que médiocrement les Belges. Le rapide succès de « LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS » dément cette calomnie.

Catholiques qui vous intéressez à la vie de l'Église dans le monde, lisez nous et faites nous lire. Recommandez nous auprès de ceux que vous savez capables d'apprécier notre effort d'apostolat intellectuel. Renseignez-nous les noms de vos amis auxquels nous pourrions utilement envoyer des numéros spécimens.

Catholiques Belges, vous soutenez, — et avec quelle largesse! — les œuvres charitables, scolaires, post-scolaires, sociales, et vous faites très bien. N'oubliez pas les œuvres intellectuelles. Les idées gouvernent le monde. Soutenez ceux qui essaient de faire rayonner davantage l'idée catholique. Abonnez-vous à « LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS. »

Toutes les semaines au moins 14 pages de texte, grand format.

Abonnements : Un an : 25 francs -- Six mois : 15 francs

Numéros spécimens sur demande

A verser à notre compte chèque postal 48916

Bureaux de la Revue : 38, Boulevard Botanique, Bruxelles

de me montrer, à ce sujet, un peu trop optimiste. Ce n'est pas pur idéalisme de ma part. L'optimisme n'est pas seulement une question de tempérament, il doit être quelquefois une question de bonne volonté et de volonté tout court. Ce doit être, ici, le cas.

* * *

Nous en arrivons à notre conclusion. En principe, rien ne s'oppose donc à l'union et au rapprochement de nos deux jeunesses. Si l'union est possible, elle devient nécessaire. En fait, il y a des difficultés, mais du moment que ces difficultés ne sont pas insurmontables, nous devons tout tenter pour réaliser ce rapprochement.

Je suis autorisé par les dirigeants de la *Fédération Belge des Etudiants Catholiques* à demander aux dirigeants des mouvements étudiants flamands à quelles conditions ils consentiraient à faire partie d'un comité central étudiant dont le premier but serait d'affirmer le principe de l'union des étudiants catholiques flamands et wallons. M. le député Rubbens consentira certainement à servir d'intermé-

diaire : il en a l'autorité et il a la confiance des groupements flamands modérés.

Les conditions que poseraient les dirigeants de la F.B.E.C. seraient les suivantes : priorité donnée à l'idéal religieux sur tout autre et affirmation du principe de l'unité nationale et des garanties qu'il comporte.

Il nous a semblé que ces propositions auraient plus de sens si elles étaient présentées publiquement et comme conclusions à cette polémique.

Outre cela, les dirigeants de la F.B.E.C. me prient de faire remarquer que, contrairement à ce que prétend M. Rubbens, leur Fédération n'a rien de commun et n'a même aucune relation avec l'Association indépendante de la Jeunesse catholique flamande, ni avec son ancien organe *La Jeunesse Flamande*, qui, à cause précisément de leurs tendances politiques prononcées, ne pourraient entrer dans le cadre que la F.B.E.C. s'est tracé.

LUC HOMMEL.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La Passion à Nancy

Par une attention délicate qu'il nous tient à cœur de reconnaître ici, Mgr Petit, curé-fondateur de la paroisse St-Joseph à Nancy et créateur du théâtre de la Passion, avait voulu dédier à la Belgique alliée et amie la première représentation de 1922 de la célèbre Passion nancéenne et il avait eu la gracieuseté de convier à cette Journée du 28 mai une délégation de notre Presse catholique. Elle s'est trouvée composée de MM. J. Demarteau, de la Gazette de Liège, Paul Tinel, de la Libre Belgique, Abel Ghene, du Rappel, Mlle Huyghe, du Nieuws van den Dag et M. l'abbé Schyrgens, de la Revue catholique. M. Henri Vidal, du Figaro, se joignit à nous. Avant l'ouverture, devant la foule énorme qui remplissait jusqu'aux derniers gradins la vaste enceinte, Mgr Petit dans une charmante allocution salua la Belgique à laquelle il fit la plus heureuse application de l'antique devise de Toul : « Prisca, Pia, Fidelis » et une vibrante Brabançonne, exécutée par l'orchestre, couronna cette dédicace si flatteuse pour notre patriotisme. Le soir, nos confrères de Nancy, l'Éclair de l'Est et l'Impartial, nous réunirent à la table hospitalière de l'Hôtel de l'Europe et nous y échangeâmes les vœux de la plus cordiale confraternité.

* * *

Je l'avoue de prime abord sans être complètement hostile à l'idée de donner en spectacle l'auguste mystère de la Rédemption, je n'exceptais guère de cette prévention que le théâtre d'Oberammergau, parce que là-bas, dans ce cadre incomparable de la montagne tyrolienne, une tradition plongeant ses racines depuis trois siècles dans un milieu historiquement sélectionné, a fini par y acclimater la tragédie sacrée jusqu'à la faire vivre au naturel par les héritiers et les continuateurs de ce long passé, par identifier en quelque sorte les acteurs aux personnages qu'ils incarnent. Quoi que nous eût appris la renommée du jeune théâtre de Nancy, créé par Mgr Petit, je restais armé de défiance. Je suis venu, j'ai vu, je suis vaincu.

La *Passion* lorraine est une liturgie grandiose plus émouvante pour le croyant que la plus éloquente prédication, fût-elle la *Passion* de Bossuet ; elle est en même temps une manifestation d'art d'une captivante beauté qui réserve à l'amateur les plus délicates jouissances.

Le milieu d'élection nécessaire à l'éclosion d'une telle œuvre a été fourni par la famille paroissiale à laquelle appartiennent tous ses participants, qui sont aujourd'hui près d'un millier. Un homme s'est rencontré qui a su coordonner ces éléments, les réunir en un faisceau et leur insuffler l'ardent enthousiasme de la foi. La pensée française tout en s'inspirant de la tradition bavaroise a su s'adapter au thème évangélique de manière à en faire jaillir une interprétation vivante, originale, puissante dans sa sobriété classique, harmonieuse dans sa complexité savante, également capable, me semble-t-il, de charmer le croyant et de subjuguier l'incrédule.

Quiconque désormais voudra connaître dans la représentation du plus grand drame de l'histoire le frisson sacré et l'émotion esthétique, est affranchi de payer tribut à l'Allemagne. Nancy les lui réserve dans toute leur intensité. Il y trouvera la majesté hiératique d'Oberammergau sans la monotonie qu'engendrent d'inutiles longueurs, il la trouvera jointe à la clarté du génie français, à l'alerte vivacité qui élague les fastidieuses redites, à ce don exquis de la mesure dont l'art le plus puissant ne se passe pas sans dommage.

Nous n'entendons pas exagérer. Ramener les plus vénérables mystères de la religion aux conditions de la fiction dramatique, les assujétir aux exigences spéciales de l'optique de la scène, c'est une entreprise prodigieusement difficile et même terriblement périlleuse. Le grotesque côtoie le sublime. Trop grande reste la distance entre notre idéal et sa réalisation, entre le modèle et la copie, entre l'Homme-Dieu, par exemple, adoré par notre foi, et l'acteur chargé de ce rôle écrasant, pour que nous échappe l'impuissance humaine à s'égaliser à ces redoutables grandeurs. Mais à Nancy le spectateur est enveloppé par un tel ensemble de séductions, ravi par une telle conspiration des arts les plus enchanteurs, graduellement et sans qu'il s'en rende compte tellement élevé au-dessus de lui-même et du monde qu'à ses yeux les acteurs se transfigurent, s'idéalisent en symboles vivants, typiques, dont on n'aperçoit plus guère les imperfections. Et, par ailleurs, l'action se déroule avec un tel relief dans une reconstitution si intégralement fidèle et produit une vision si aiguë que le spectateur se sent le témoin contemporain des événements et s'y passionne comme aux péripéties d'une lutte où il est engagé personnellement, où il y va de son éternel salut. Là est, à mon sens, l'intérêt de ce « Jeu de la Passion », résurrection adaptée à notre goût moderne des mystères du moyen âge, drame à la fois profondément humain et divin : avec plus de force que n'importe quel sermon ou n'importe quelle œuvre d'art il parle aux sens, à l'imagination, à la sensibilité comme à la raison, il s'empare de l'homme tout entier, crée l'intuition du vrai, donne la sensation de la réalité vécue et s'impose si victorieusement à l'esprit qu'il lui serait difficile désormais de se représenter sous d'autres formes l'accomplissement de l'œuvre rédemptrice.

* * *

On ne peut donner ici qu'une idée nécessairement incomplète d'une représentation théâtrale qui commence à 9 1/2 h. du matin pour ne se terminer, avec 1 1/2 h. d'interruption, que vers 5 1/2 heures du soir. Impossible d'ailleurs pendant tout ce temps de découvrir un signe de lassitude parmi ces 2000 spectateurs dont ni l'émotion ni l'intérêt ne sont un instant suspendus.

Pour n'avoir pas l'ampleur des proportions d'Oberammergau, la scène de Nancy avec son proscenium de 22 m. de large sur 7 m. de profondeur, et son théâtre proprement dit, dressé au milieu et au fond en forme de temple grec que surmonte un fronton, permet à l'aise le déploiement des foules ; de chaque côté, deux rues pittoresques de Jérusalem ; à droite de l'une, le prétoire de Pilate, à gauche, le palais

de Caïphe. Les décors, panoramas de la ville sainte, intérieurs du temple, sont frappants de vérité historique.

Un majestueux prologue annonce aux auditeurs le sujet de la tragédie : la Rédemption de l'humanité accomplie par l'immolation volontaire du Fils de Dieu. Ce solennel prélude en vers est déclamé par le coryphée et suivi d'un chant exécuté par le chœur. Deux tableaux symboliques viennent s'y encadrer : Adam et Ève chassés du Paradis terrestre, et les Anges prosternés devant la Croix.

Ainsi s'ouvrira chacun des seize actes ou tableaux subdivisés en scènes dont se compose le drame, et ce dispositif d'une merveilleuse beauté, d'une simplicité pleine de grandeur, prépare admirablement l'esprit à contempler l'épisode évangélique dont la représentation suit dans la scène parlée. Le chœur, en effet, héritier des traditions du théâtre grec — avec cette différence qu'il ne reste pas en scène mais y revient à chaque nouveau tableau — est l'interprète idéal des événements, il est l'organe de la conscience, le héraut de Dieu, le révélateur de ses desseins.

Son chef, de haute stature, magnifiquement paré, porte le sceptre d'or ; les choristes visibles sont des femmes, le ténor excepté, belles comme des anges, aux manteaux diaprés, aux longues chevelures retenues au sommet de la tête par un cercle d'or. Les hommes sont terrés ainsi que l'orchestre.

Aussitôt après le message du coryphée, s'élèvent les chants les plus émouvants que l'on puisse entendre : strophes enflammées où ont passé les inspirations lyriques de nos Livres Saints, musique adaptée des grands maîtres où l'oreille ravie retrouve le choral de Bach, des chœurs de l'Athalie de Mendelssohn, sans se refuser à l'admiration des compositions récentes du maître de chapelle de Saint-Epurre, l'*Hosanna* et les *Adieux de Béthanie*.

C'est au milieu du chœur, dans lequel ils viennent, pour ainsi dire, s'enchâsser, que le rideau du « théâtre » s'ouvre pour laisser paraître les *tableaux vivants*, non pas sous la lumière incertaine du ciel, comme à Oberammergau, triste rançon du jeu en plein air — car depuis Josué on ne commande plus au soleil — mais sous des flots de lumière électrique habilement manœuvrée. Composés avec un merveilleux sentiment de la beauté plastique, réalisant à ce point l'immobilité de la statue qu'on n'y peut soupçonner aucun être animé, ces tableaux, reproductions des chefs-d'œuvre de la peinture chrétienne, évoquent des épisodes touchants ou terribles de l'histoire du peuple juif. Figuratifs, symboliques, prophétiques, ils éclairent par la juxtaposition des deux testaments la marche des événements, ils amplifient l'action, lui donnent des perspectives d'éternité en même temps qu'ils émerveillent les spectateurs par leur splendeur artistique. Il y en a vingt-deux.

* * *

Alors dans leur enchaînement historique se déroulent toutes les péripéties de la vaste tragédie de la Passion, entrecoupées, comme on l'a dit, par le chœur et les tableaux introductifs des seize actes. Soit qu'elles épousent sévèrement les données de l'Évangile, soit qu'elles inscrivent dans la marge du texte sacré des épisodes transmis par la tradition ou heureusement imaginés, ces scènes forment un ensemble du plus dramatique réalisme et de la plus idéale grandeur.

Il en est de tumultueuses, mouvementées qui jettent sur le théâtre un millier de personnes : l'*Entrée de Jésus à Jérusalem*, avec les deux cortèges qui se rejoignent pour décerner au Sauveur un triomphe royal ; c'est l'ivresse de l'enthousiasme, l'explosion de la joie populaire, les hosanna jaillissent de partout et éclatent en ouragans, les palmes s'agitent frénétiquement même aux mains des petits portés sur les bras de leurs mères, les voiles s'étendent sous les pas du doux et divin triomphateur qui circule en bénissant, monté sur l'ânesse, et arrête sur les remparts de Jérusalem des regards chargés d'infinie tristesse. Du même caractère mais en plein contraste, la scène de l'Antonia : sous le balcon où apparaît le Procureur ayant à ses côtés la Victime ensanglantée, c'est l'émeute qui gronde attisée par les pontifes et leurs séides, c'est l'avalanche de la populace rugissante de colère et qui dans un crescendo effrayant, hideux, sinistre, va balayer toutes les résistances de Pilate apeuré et terrorisé par le spectre de Tibère. Voilà de l'histoire vécue et je ne crois pas qu'on puisse entendre sans frémir d'horreur le peuple décide appeler la malédiction sur sa tête.

Après cela, une vraie trouvaille, c'est l'entrevue de Claudia Procula et de Pilate. Frêle, délicate, mais vibrante de passion, telle Antigone devant Créon, elle revendique fièrement les droits de la conscience et en appelle à l'honneur. De son verbe vengeur, cinglant et qui semble l'oracle impérieux du destin, elle cravache la lâcheté de l'opportuniste Procureur et on voit celui-ci, atterré par cette prédiction : « Jus-

qu'à la fin des temps on redira que le Juste fut crucifié sous Ponce Pilate », pâlir et s'écrouler dans la honte de sa forfaiture.

Il y a des scènes attendrissantes qui mettent des larmes dans tous les yeux ou même d'un pathétique poignant qui ébranle tout l'homme : les Adieux aux amis de Béthanie, les Adieux à Marie, l'Agonie sous les Oliviers, où les flots de la douleur prêts à déborder sont maîtrisés par la sublime soumission à la volonté du Père.

Parmi tous je signale un épisode, qui me semblait intraduisible au théâtre, où je redoutais comme une profanation la moindre vulgarité, et que, tout au contraire, sa grandiose beauté gravera dans la mémoire en traits indélébiles : la *dernière Cène*, enveloppée d'une mélancolie auguste, le lavement des pieds, l'institution de l'Eucharistie, Jésus dont la face s'irradie et se transfigure à ce moment même par le plus heureux artifice de lumière, la communion des Apôtres, Jean penché sur le cœur du Maître, Pierre s'exaltant dans sa trompeuse jactance, Judas confondu se détournant pour ne pas boire à la coupe du sang divin, tous les disciples, hormis le traître qui s'évade, abîmés dans l'action de grâces, tandis qu'un chant suave d'adoration que l'on croirait tomber du ciel, une strophe du *Pange lingua* enroule ses mystérieuses mélodies autour de la table du banquet sacré. Je vous dis que c'était une extase d'amour céleste...

C'est aussi une heureuse inspiration propre au livret de Nancy, que d'avoir rassemblé dans la demeure de la Véronique Marie et les saintes femmes et d'y avoir fait venir Jean pour les informer de ce qui se passe, Pierre brisé de repentir pour faire à la Mère l'aveu de ses reniements et s'entendre relever par cette parole : « Ceux qui aiment seront pardonnés ».

Il y a des scènes d'une majesté écrasante : Jésus, sur la sommation de Caïphe affirmant sa messianité divine devant le Sanhédrin et bravant sans faiblir l'arrêt de mort qu'il provoque dans une tempête de rage satanique, des scènes d'un tragique terrifiant : l'Isariote venant jeter sur le pavé de la salle l'or mandit qui lui brûle les mains et crachant à la face des synédristes son mépris outrageant et ses malédictions avant de courir, fou de désespoir, à l'arbre fatal.

Il y a des scènes effroyables qui par leur réalisme brutal, sans une dissonance toutefois, sans un détail choquant, broient le cœur comme dans un étou, et dont on a peine à soutenir la vue jusqu'au bout ; la Victime flagellée par la cohorte romaine, le Couronnement d'épines, toute l'infâme parodie de l'Adoration, la montée au Calvaire avec les chutes répétées sous la croix au milieu des imprécations d'une foule en délire. C'est l'âme opprimée que le spectateur assiste au dénouement de la sanglante tragédie, et vraiment cette représentation d'une austère grandeur ne trahit pas la majesté du trépas de l'Homme-Dieu et donne même l'illusion de la réalité.

L'apothéose vient couronner les lugubres scènes de la déposition et de la sépulture par les splendeurs de la Résurrection, de la Glorification du Christ et de l'Assomption de sa Mère, dans une suite de tableaux vivants qui sont un prodige de grâce et de lumière.

* * *

Le protagoniste du drame est à la hauteur de son rôle périlleux entre tous : je veux dire que sans réunir toutes les perfections que l'on pourrait souhaiter, il possède assez de noblesse et de dignité, il manifeste assez de vie intérieure pour soutenir sans défaillance l'incomparable grandeur du Personnage transcendant qu'il représente.

Marie répond à notre conception, elle est femme, elle est mère, elle est la servante du Seigneur. Madeleine est ravissante de délicatesse et de pudique réserve. Jean est bien le pur adolescent que nous rêvons. Pierre ne manque pas d'élan, de spontanéité ardente, mais ne réalise pas assez fidèlement le type traditionnel. Judas reste trop sympathique à mon sens et n'a pas assez de cynisme. Tous les rôles ingrats, membres du Sanhédrin, bourreaux, soldats font des efforts louables pour se muer en scélérats et soudards, en instruments de Satan et ne parviennent pas assez à donner l'impression de la haine âpre, froide, concentrée. Pilate est superbe de vérité psychologique : le roseau peint en chêne. Les foules sont vivantes, animées, participantes à l'action.

Les costumes sont d'une exactitude historique parfaite, quelques-uns d'une somptuosité rare. La figuration, la mise en scène, les évolutions des groupes, leur jeu scénique, ainsi que la plantation des décors, la distribution de la lumière électrique, et le machinisme théâtral : tout cela touche à la perfection d'aussi près qu'il est possible.

Et c'est ce merveilleux ensemble, l'harmonieuse alliance de tous ces éléments, la conspiration de la musique, de la poésie, de la peinture, de l'éloquence qui consacreront définitivement le succès de la Passion de Nancy. Le mystère de la Rédemption y rayonne de toutes les plus

belles clartés, l'Évangile immortel y resplendit avec un tel éclat qu'il en révèle des aspects nouveaux à ceux mêmes qui le connaissent depuis longtemps, le Christ Sauveur y vit dans la pérennité de son œuvre rédemptrice, et devant ce spectacle la simplicité des croyants et la curiosité des artistes se confondent en une commune admiration.

J. SCHYRGENS.



ROME

Le XXVI^e Congrès eucharistique international

Le but de cette chronique n'est pas de décrire la pompe des cérémonies, l'éloquence des discours, l'ampleur et la splendeur des manifestations du Congrès eucharistique. C'était le rôle des quotidiens catholiques. Le nôtre est de dégager la signification de cet acte solennel de la vie de l'Église.

* * *

Tous les échos du monde retentissaient encore de l'échec de Gênes, lorsque s'ouvrit la Conférence catholique de la Paix, c'est-à-dire le XXVI^e Congrès eucharistique international, le premier Congrès eucharistique international convoqué depuis la grande guerre. Il n'y fut question que de paix : paix individuelle, paix familiale, paix professionnelle, paix sociale, paix nationale, paix internationale.

* * *

Quelques heures à peine après le discours inaugural de Sa Sainteté, que nos lecteurs ont lu en tête de la *Revue*, une bataille sauvage éclatait dans les rues de Rome entre fascistes et communistes. Bilan : trois tués, cinquante blessés, plusieurs centaines d'arrestations, deux jours de grève générale. Car elle est loin d'être apaisée, cette lutte civile entre fascistes et communistes, qui se poursuit en Italie depuis plus d'un an et dont nous avons, à plusieurs reprises, entretenu nos lecteurs. Les décrets de désarmement promulgués par le Gouvernement italien et les sanctions édictées contre le port d'armes illégal semblent avoir été moins efficaces encore que les mesures prises par les Alliés pour le désarmement de l'Allemagne. Chaque fois qu'une rencontre se produit entre fascistes et communistes, ni les uns ni les autres ne manquent de revolvers ou de munitions, ni même, lorsque la bataille est quelque peu préméditée, de bombes. Aussi sommes-nous tenté de voir une pure plaisanterie dans cette requête qu'un groupe de fascistes adressait naguère au Gouvernement pour le retrait des décrets de désarmement ou le renvoi à des temps meilleurs... des élections, la liberté du vote exigeant, au gré de ces citoyens originaux, la liberté du revolver. Voici, à titre d'exemples, es faits intéressants la lutte entre fascistes et communistes que nous relevons dans un seul numéro de l'*Osservatore Romano* (28 mai 1922) : *Graves incidents à Spezia* (attaque d'un cortège funèbre par les fascistes, plus de vingt blessés) ; *Deux homicides près de Vignale* (meurtre au revolver de deux fascistes) ; *Bataille sanglante à Bologne* (à coups de revolvers, à coups de bombes — la troupe fait usage de ses armes — un soldat et un fasciste tués — plusieurs blessés) ; *Agresion à Busseto* (un communiste poignardé) ; *Un mort et trois blessés à Parme* ; *Graves incidents à Gênes* (charges de cavalerie, plusieurs blessés) ; *Assassinat barbare* (un communiste tué à Rome par un fasciste).

* * *

En présence de tels conflits et de tous les conflits sociaux et politiques, nationaux et internationaux, qui déchirent l'humanité, en présence des résultats obtenus par tous les efforts de pacification — traités, remaniement des traités, alliances, congrès, conférences, — qui ont été tentés depuis l'armistice, ne prennent-elles pas le caractère d'une constatation en même temps que d'une affirmation de principe, ces paroles du Pape : « Si Notre Seigneur Jésus-Christ ne reprend sa place dans la vie publique, le monde ne recouvrera pas la paix ».

* * *

Qu'il puisse la recouvrer par l'action du Christ et de l'Église, cette autre vérité apparut, elle aussi, pendant les jours du Congrès de Rome, avec la double évidence d'un principe et d'une constatation.

« Vous êtes venus, a pu dire le Saint Père aux congressistes, de tous les pays, entre autres des pays qui ont fait la guerre, vous êtes réunis auprès de votre père commun, oublieux du passé, ne vous souvenant que des liens qui vous rassemblent dans la foi et dans la charité de Jésus-Christ. » On a souvent mal compris et critiqué fort injustement ces conseils

d'oubli du passé et de fraternité dans le Christ que le Pape n'a cessé de donner aux catholiques depuis le déchaînement de la grande guerre. Et la justice ? réclame-t-on avec indignation, que faites-vous de la justice ? la charité ne supprime pas la justice.

Veillez, s'il vous plaît, considérer que Notre Saint Père ne vous demande pas d'abandonner la justice. Il veut simplement vous faire remarquer que si la charité ne supprime pas la justice, celle-ci ne doit pas non plus supprimer la charité. Il veut vous faire comprendre qu'il est un domaine suprapolitique où n'atteignent pas les divisions de races et d'intérêts temporels. Lorsqu'il s'agit de procurer la gloire de Dieu, lorsqu'il s'agit de défendre et de promouvoir la cause du Christ et de son Église, nous pouvons hardiment collaborer avec les ennemis politiques de notre Patrie. Et il est salutaire d'élever de temps en temps nos âmes à ces hauteurs sereines, et, pour cela, d'oublier momentanément — notez qu'on ne vous demande pas d'y renoncer — nos préoccupations et nos défiances politiques. La politique elle-même ne peut qu'y gagner, car de ces sommets, tous les catholiques, à quelque nation qu'ils appartiennent, rapporteront des sentiments plus vifs et plus efficaces de justice et de charité.

* * *

Ce point de vue, un nationaliste incroyant, Charles Maurras, osait l'exposer et le défendre dans son journal *L'Action française*, en pleine guerre, lorsque l'attitude de Benoît XV était si passionnément discutée et si injustement défigurée, le 2 février 1915. Il réfutait le reproche quotidiennement adressé au Pape « de ne pas avoir foudroyé les Barbares ».

« Il ne saurait m'appartenir, écrivait-il, de mener le foudre du Pape, ni d'en ménager les carreaux. Le Pape fera ce qu'il devra et ce qu'il voudra. L'important, c'est qu'il existe, et que « l'Homme blanc » continue à briller sur le terre de la Sibylle. C'est pour cette autorité précieuse qu'il faut prononcer avant tout le « prius vivere ». Où qu'elle aille, quoi qu'elle fasse, tant qu'elle est là, elle est : cette existence, à elle seule, est un bienfait immense, parce qu'elle représente l'unité de centaines et de centaines de millions d'esprits et de cœurs. Elle incarne l'internationalité dans un siècle où les rivalités des nations se déchaînent et se déchaîneront de plus en plus. Avant qu'elle ait rien fait ni rien dit, comprenons qu'il faut la remercier d'être. Ce qu'elle ne fait pas aujourd'hui, elle peut le faire demain. L'espérance dont elle est le signe ne s'éteindra qu'avec elle-même. C'est donc elle qu'il faut défendre d'abord et sauver. »

Après tout ce que nous avons vu depuis 1915, en contemplant le prestige incomparable dont jouit actuellement la Papauté, en admirant le spectacle de charité et de collaboration, sans distinction de nations, que nous ont donné le Conclave et, ces derniers jours, le Congrès Eucharistique de Rome, en comparant ces assemblées aux innombrables Conférences internationales qui se succèdent depuis bientôt quatre ans, avec un insuccès grandissant, nous serions mal venus, nous, catholiques, à estimer avec la même discrétion qu'un incroyant, en période d'exaltation patriotique, l'influence bienfaisante que peut et que doit exercer l'Église sur les relations internationales pour la paix du monde.

LOUIS PICARD.



ALLEMAGNE

La Fédération des Églises protestantes d'Allemagne

Il vient de se produire au sein du protestantisme allemand un fait que beaucoup de journaux d'outre-Rhin célèbrent comme un événement historique : le jour de l'Ascension, à midi, devant le tombeau de Luther, à Wittenberg, tandis que les cloches sonnaient et que, du haut des tours de la vieille église de l'Université, résonnaient les trompettes, les représentants des 28 Églises nationales allemandes ont scellé l'alliance de celles-ci sur la base d'une constitution fédérative.

Il y a près de quatre-vingts ans que des tendances à une fédération de ce genre se manifestèrent dans le protestantisme allemand ; elles n'avaient jamais pu aboutir à cause principalement de la dépendance où chaque Église nationale vivait à l'égard de l'État, dont le chef suprême, à moins d'appartenir à la religion catholique romaine, était le « summus episcopus » (tel était surtout le cas en Prusse). L'État tenait à bien garder sous la main « son » église et, pour cette raison, était hostile à une alliance de celle-ci avec les Églises protestantes des autres pays allemands ; cette fédération était, en effet, de nature à donner plus de force au pouvoir ecclésiastique vis-à-vis du pouvoir civil

et elle devait constituer un commencement d'émancipation des Églises à l'égard de leurs « *summi episcopi* ».

La révolution de 1918, la chute des trônes et, par conséquent, la disparition des « *summi episcopi* », la Constitution du « Reich » et les Constitutions particulières des divers États ont amené la suppression, en droit et en fait, des Églises d'État en Allemagne. Les Églises protestantes nationales demeurent, chaque pays du « Reich » ayant la sienne, avec son autonomie, son cadre d'avant-guerre ; mais plus aucune n'est privilégiée par l'État. C'est une émancipation, mais c'est aussi, à certain point de vue, un affaiblissement, notamment en ce qui concerne les ressources matérielles : la question des traitements ecclésiastiques, celle des biens de l'Église n'est encore nulle part définitivement réglée ; les églises bénéficient d'un maintien seulement provisoire du « *statu quo ante* ». Mais, un de ces jours, il leur faudra, un peu partout, se défendre, lutter sur ce terrain contre parlement, partis, gouvernement.

Ainsi est né pour les Églises protestantes le besoin de se fédérer. Elles l'ont vivement ressenti et elles ont commencé les actes, pour y satisfaire dès le lendemain de la révolution. Un « *Kirchentag* » (Congrès des Églises) protestant, tenu à Dresde en 1919, décida le principe de la création de l'alliance et confia à une commission le soin d'élaborer les statuts de cette fédération ; ceux-ci furent adoptés dans un nouveau congrès tenu à Stuttgart en 1921.

Ils sont entrés en vigueur le jour de l'Ascension à midi. L'organe directeur, le « *Kirchenausschuss* » (comité des Églises), composé de 36 membres, parmi lesquels actuellement une femme, a tenu sa séance inaugurale à Berlin quelques jours après.

L'alliance des Églises protestantes du « Reich » n'a guère, il faut bien le remarquer, qu'un caractère administratif ; elle n'a nullement en vue une unification des croyances au sein des diverses Églises nationales, des diverses sectes protestantes du « Reich ». Elle laisse ainsi sa direction et sa responsabilité à chaque Église nationale. Elle a surtout pour objet de fédérer les diverses Églises nationales pour l'entraide et pour la défense d'intérêts communs.

La *Gazette de Francofort*, parlant de la réunion solennelle qui a eu lieu, à l'occasion de l'entrée en activité de l'Alliance, le jour de l'Ascension, à Wittenberg, fait ces observations (nous résumons) :

« Il y a eu, dans cette réunion, des discours et des sermons où l'on a parlé de la base populaire de l'alliance des Églises et du devoir d'intéresser le peuple protestant à l'administration de son Église ; mais le peuple n'avait aucune part à cette réunion où l'alliance était définitivement scellée et l'élément laïc y faisait complètement défaut. Il manquait aussi les représentants de ces princes et de cette « noble chrétienne » de la nation allemande, dont les armoiries ornent les murs de l'église du château à Wittenberg. Les divers princes protestants allemands avaient chacun leur siège dans le chœur de cette splendide église. L'autre jour, ces sièges étaient occupés par les délégués des diverses Églises nationales. Seul, le siège de l'empereur d'Allemagne avait été reculé quelque part dans un coin. Pas plus que l'écroulement de la monarchie en Allemagne n'a eu de conséquences pour l'unité du « Reich », la disparition de l'épiscopat suprême exercé par les princes protestants n'a nui à l'unité des Églises nationales ; elle a, au contraire, favorisé la réunion de ces Églises qui ne survivent plus maintenant qu'à l'état de monuments historiques. »

La *Gazette de Francofort*, dans ces observations, diminue trop, nous semble-t-il, l'importance que gardent les Églises particulières et exagère celle de leur Fédération, étant donné le caractère de celle-ci.

L'auteur de l'article de la feuille allemande paraît, d'ailleurs, le reconnaître lui-même implicitement, quand, pour terminer, il écrit que « pour les protestants aussi doit valoir le mot qui a été dit par leurs antipodes, les jésuites : « *Sint ut sunt aut non sint* » et que « plus importante que la réunion fédérative des Églises évangéliques, est leur union en esprit ».

Hélas ! de cette union en esprit, elles sont plus loin que jamais, peut-être, nous aurons l'occasion de le montrer prochainement en parlant des disputes auxquelles donne lieu, au sein de l'Église protestante prussienne, l'élaboration de sa constitution.

L. G.



TCHÉCO-SLOVAQUIE

Schismes au sein du schisme

Quand l'apostasie veut créer, parmi les catholiques, une Église en dehors de Rome, cette église est bientôt punie du schisme dont elle est coupable par des schismes dans son propre sein, et, pour s'être

soustraite à l'autorité du Pape, elle devient ainsi elle-même une preuve vivante de la nécessité de cette autorité suprême. Le phénomène est constant à travers l'histoire. Il se répète à propos de l'Église tchéco-slovaque, à peine celle-ci constituée.

Cette Église est régie par un « conseil » établi à Prague et dont le président est le prêtre apostat Farsky. Farsky vient de faire adopter par le conseil une constitution de la nouvelle Église selon le mode presbytérien. L'épiscopat disparaît de l'Église tchéco-slovaque ; certains sacrements sont abolis ; des rites sont simplifiés.

La tendance radicale triomphe dans cette constitution.

Il y a un groupe de schismatiques qui ne l'admet pas. Il se rapproche de l'Église serbe orthodoxe, avec laquelle il a noué des relations et l'un de ses chefs, Pavifk, a été récemment consacré évêque à Belgrade. Farsky aurait aussi voulu, il y a un certain temps, obtenir l'ordination épiscopale de l'évêque serbe Dositey ; mais celui-ci la lui a refusée, trouvant que Farsky n'avait pas la foi suffisante. Il ne l'avait pas en tout cas dans l'utilité de l'épiscopat, puisque, n'ayant pu devenir évêque, voici qu'il fait décréter que personne ne le sera.

Parmi les schismatiques tchéco-slovaques, la plupart s'intéressent fort peu aux querelles religieuses de leurs chefs. Ils n'ont plus assez de foi pour se préoccuper encore des questions d'ordre dogmatique. Le « matérialisme » exacerbé et la haine du catholicisme font, le plus souvent, toute leur religion. La plupart deviennent de simples libres-penseurs. Farsky, qui se fait appeler « patriarche », leur donne, d'ailleurs, l'exemple d'une liberté de penser singulièrement dérégulée en matière dogmatique. Le journal *Cesky Zápas* a publié, dans son numéro de Pâques, un article où le « patriarche » nie la résurrection véritable du Christ et émet des doutes sur sa divinité.

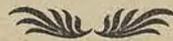
Le « conseil » de l'Église tchéco-slovaque fait annoncer que les prêtres de cette « Église » prêteront, pour les obsèques, leurs services à tout qui le demandera, même s'il s'agit de l'enterrement de personnes qui vivaient en dehors de toute confession. Si des catholiques défunts sont incinérés et que les prêtres catholiques refusent pour ce motif de venir bénir leurs cendres — le mot ici est littéralement exact — les « curés » schismatiques accourent à leur place.

Pour les sacrements, l'Église nouvelle se rapproche fort des sectes chrétiennes dissidentes. La confession auriculaire est remplacée par la confession et l'absolution générales à la manière protestante.

Il est douloureux de voir la désinvolture avec laquelle le saint sacrifice de la messe est traité dans la nouvelle « Église ». Des prêtres le célèbrent à toute heure de la journée ; ils ont rompu avec toutes les règles canoniques romaines quant au nombre de messes permises à un même prêtre le même jour ; ils n'observent plus le jeûne eucharistique ; les fidèles non plus ; l'eucharistie est distribuée sans conditions spéciales ni de l'âme ni du corps.

S'il y a déjà des schismes parmi les schismatiques tchéco-slovaques, ceux-ci sont cependant d'accord pour réclamer le partage avec les catholiques dans l'usage des églises et dans la jouissance des biens ecclésiastiques. Nous passons ici du terrain religieux sur le terrain politique. La parlement de Prague aura à s'occuper de la question. Une vive campagne est menée contre les schismatiques par le parti catholique, qui a pris, comme en Italie, le nom de « parti populaire ».

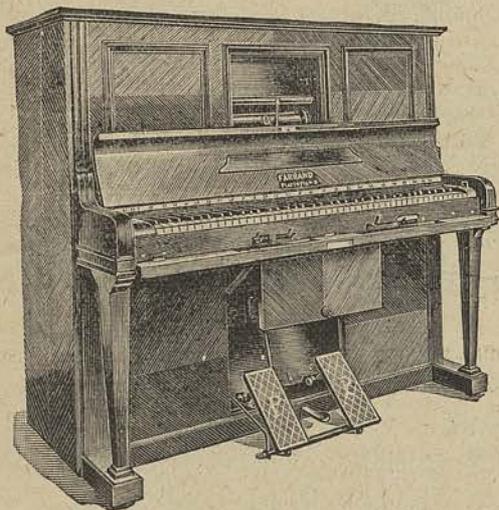
L. G.



Le CERCLE SAINT-JEAN de CAPISTRAN nous prie d'annoncer que le vicomte du Bus de Warnaffe, député, donnera sa conférence sur « les grandes phases de la guerre », mercredi prochain, 7 juin, à 8 heures, à la Salle de l'Union Coloniale, 34, rue de Stassart.



LE "PIANOLA",-PIANO



apporte au foyer le repos de l'esprit et la joie unanime en permettant à tous, petits et grands, de jouer du piano, sans qu'il soit pour cela nécessaire de connaître la musique.

C'est le seul instrument dont les exécutions soient ARTISTIQUES car les instruments similaires sont nombreux qui ne relèvent que de la simple mécanique.

Les seuls instruments qui puissent s'appeler

"PIANOLA",

sont ceux inventés et fabriqués par

THE ÆOLIAN COMPANY

212, RUE ROYALE, 212, BRUXELLES

(nouvelle adresse)

Rouleaux « ÆOLIAN » les meilleurs
GRANDE BAISSÉ DE PRIX

Envoi franco des catalogues sur demande

TÉLÉPHONE 196-97

A LA VIERGE NOIRE Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE
Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

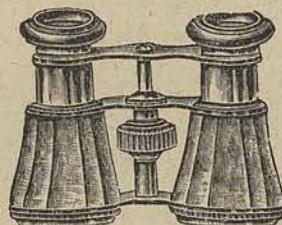
BOVRIL

C'EST LA NUTRITION ASSURÉE
EN LE BUVANT RÉGULIÈREMENT

BOVRIL, Bruxelles, Téléph. 103.49 Toutes épiceries

Maison du Lynx

rue de la Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

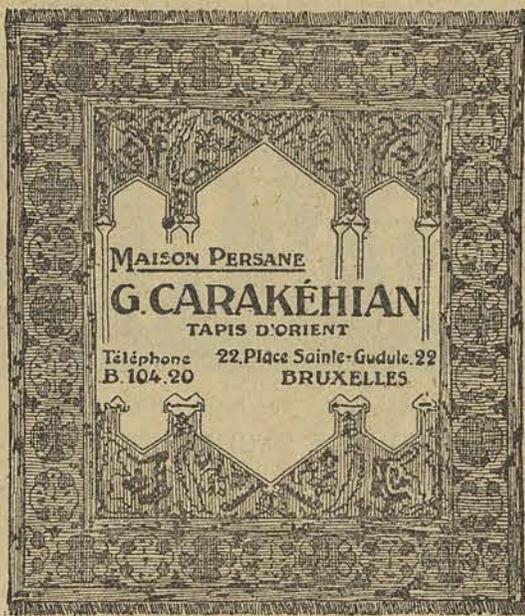
CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX

6, Avenue de la Porte de Hal, 6
BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911



ERVEN LUCAS BOLS, AMSTERDAM

Liqueurs Extra Fines

Anisette — Curacao — Cherry Brandy

Menthe verte et blanche

SCHIEDAM BOLS

AGENT GÉNÉRAL :

Gérard Van Volxem

164, Chaussée de Ninove, Bruxelles

La société anonyme "BRABO FILMS,"

21, rue des Tanneurs, Anvers

Loue : 1) Tous genres de films-programmes complets ; 2) Des diapositives avec textes français ou flamands suivant demande.

Vend : 1) Des appareils de projections et de cinématographie ; 2) Des appareils cinématographiques spécialement destinés à l'enseignement, sans danger d'incendie, avec lampe à incandescence.

Installe : Des postes complets s'adaptant à tous les courants électriques.

Donne : 1) Des séances à domicile ; 2) Des renseignements sur toutes les questions intéressant les projections ou la cinématographie.

Possède : 1) 24.000 clichés pour projections fixes ; 2) Un grand choix de films de tous genres en exclusivité.

Téléphone — Anvers 6044

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

Longue rue Neuve. 107-109, Anvers

SUCCURSALE :

Rue Théophile Roucourt. 2. Berchem-lez-Anvers

PRINCIPALES OPÉRATIONS

NOS SÉRIES
ESSENCE
LOTION
BRILLANTINE
SAVON
COSMETIQUE

CUZONNE - VICKY
COTE D'AZUR
NOUVEAU RÈGNE
CYCLAMEN ROUGE
ETC. ETC.

Eau de Cologne N° 350

Eau de Cologne aux Fleurs

Steik -- Savon de Toilette

A la Corbeille Royale PARFUMERIE

EM. LEMESRE

fondée en 1860

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26, rue de la Montagne, 26, BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM

LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets

IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION

Typographie - Lithographie - Reliures

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :
BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Sainctelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.

GROS :
rue des Bogards, 16
BRUXELLES

SAVON DALTON

Pour votre toilette

Action Catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

Typographie — Lithographie — Régistres

Van Campenhout, Frères et Sœurs

FRANÇOIS VAN NES

(Successeur)

Tél. Br. 2764 BRUXELLES 13, rue de la Colline

PAPETERIE ET MAROQUINERIE DE CHOIX

Menus - Cartes d'Invitation - Carnets de Bal

Lettres de faire part

CHAPELETS — LIVRES DE PRIÈRES

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

Vermouth JACCOBINO

le meilleur !

== Jacques Neefs, Anvers ==

VERITAS

Librairie Universelle Catholique



Rayons : LITTÉRATURE FLAMANDE, FRANÇAISE, ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE. — ASCÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE, PHILOSOPHIE, MORALE, THÉOLOGIE — ARTS, SCIENCES, TECHNIQUE, SPORT, AGRICULTURE. — LIVRES CLASSIQUES, CODES. — ABONNEMENTS POUR TOUS PAYS.

TÉLÉPHONE 4171

21, RUE DES TANNEURS, 21, ANVERS

CHOCOLAT

*Le Chocolat
Duc
surpasse tous
les chocolats.*



DU C ANVERS



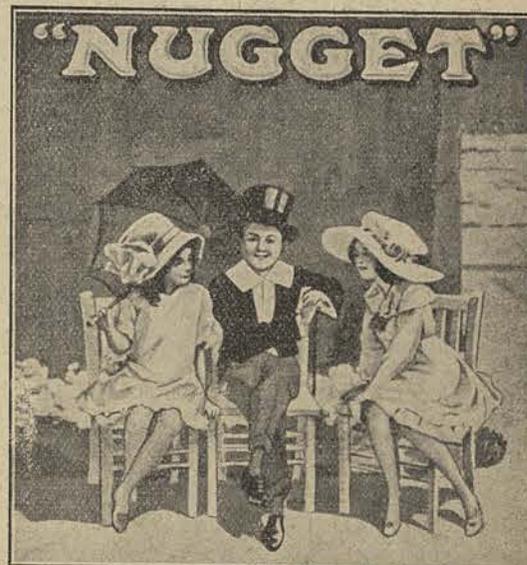
La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES

51 Avenue de la Porte de Hal
65, rue de l'Ecuyer



"NUGGET", pour Chaussures

MARCUS EXCELSO

FR. 135 le mille.

L. Vekemans

84-86, rue Ellerman, Anvers

PRIX-COURANT ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Laines du pays garanties

à 8,25 le kilo

CHEZ

VANDERBORGHT

46, rue de l'Ecuyer, 58

:::

BRUXELLES

VOUS TROUVEREZ A DES PRIX DEFIANT TOUTE CONCURRENCE :

Lits, Sommiers
Matelas, Oreillers
Laine, Crin
Zostère

Crin végétal
Couvertures
Couvre-lits
Edredons, etc.

Réfection des Literies